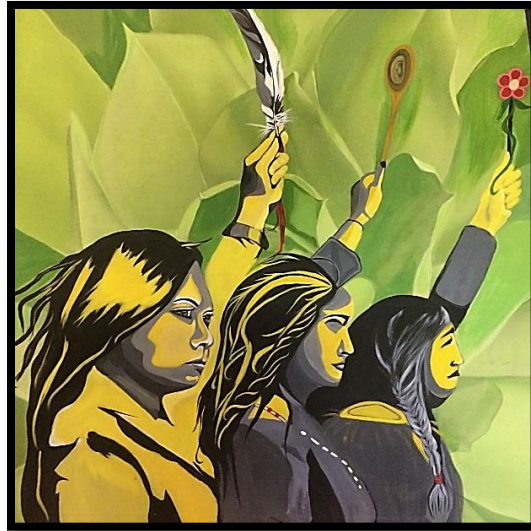


La résistance décoloniale d'Abya Yala (Amériques) :

Les femmes autochtones en mouvement contre l'extractivisme



Angela Sterritt. «Honour the Dead, Fight for the Living, Honour the Living, Fight for the Dead. », peinture à l'acrylique sur toile.

Par Laurence Boucher-Meilleur

Mémoire présenté à l'Université d'Ottawa

Dans le cadre du programme de maîtrise ès arts Science politique Spécialisation en études féministes et de genre en vue de l'obtention du grade de maîtrise ès arts (M.A.) en science politique

Mémoire dirigé par Marie-Josée Massicotte

Professeure à l'École d'études politiques et à l'Institut d'études féministes et de genre à l'Université d'Ottawa

École d'études politiques
Faculté des sciences sociales
Université d'Ottawa

À toutes les femmes inspirantes qui luttent au quotidien pour un monde meilleur

*À ma grand-mère Fernande et à ma mère Danièle,
Les femmes inspirantes de ma vie, mes modèles de tous les jours*

Remerciements

Je tiens tout d’abord à remercier ma directrice de mémoire Marie-Josée Massicotte pour son soutien moral et académique tout au long de mon parcours. Marie-Josée, j’ai eu la chance de te rencontrer dès ma première année de baccalauréat, ce qui fut déterminant pour l’ensemble de mon cheminement académique. Merci d’avoir guidé mes pas dans le monde de la recherche, et d’être une personne aussi lumineuse à côtoyer, tant sur le plan professionnel que personnel. Ce fut un réel plaisir de travailler avec toi!

Je tiens à remercier également l’*Université d’Ottawa* ainsi que le *Conseil de recherches en sciences humaines du Canada* (CRSH) pour leur appui financier tout au long de mes deux années de maîtrise. J’ai eu le privilège de bénéficier de ses fonds qui ont réellement simplifié mon parcours.

Je tiens par ailleurs à remercier mes proches, collègues, ami.e.s¹ et famille, qui m’ont été d’un grand soutien fidèle et continue pendant mes années d’études. Un merci tout spécial à Danièle et à François, qui sont toujours à mes côtés quoi qu’il en soit. Je vous aime, et merci de supporter mes montagnes russes émotionnelles!

Laurence

¹ L’écriture inclusive ayant été privilégiée tout au long de ce mémoire.

Sommaire

Aux quatre coins d'Abya Yala (Amériques), qu'elles investissent l'art, la politique, le militantisme du quotidien ou bien les universités, les femmes autochtones participent à une longue lutte commune afin de dénoncer le colonialisme et ses structures patriarcales aliénantes. De plus en plus visible dans l'espace public, cette résistance féminine autochtone nécessite urgemment que l'on revisite les paradigmes dominants qui animent les sociétés occidentales d'aujourd'hui. Dans le milieu de la recherche, plusieurs chercheurs et chercheuses autochtones comme allochtones s'engagent dans un processus de décolonisation du savoir afin de rendre visible d'autres réalités. Ce mémoire vise donc l'étude de l'une de ces alternatives théorique et méthodologique pour la recherche : le féminisme décolonial. En prenant comme point de départ la résistance des femmes autochtones contre les projets d'extractivisme en Abya Yala, le féminisme décolonial devient un moyen de révéler et d'expliquer les inégalités que vivent ces femmes, mais aussi un moyen de rendre visible cette agentivité militante. Plus encore, cette approche de la recherche permet de proposer des solutions face à ces inégalités voire de mettre en lumière celles envisagées par ces résistantes. Ce mémoire soutient donc que l'onto-épistémologie de la recherche féministe décoloniale permet une analyse plus approfondie du sujet en venant colmater les zones d'ombre laissées par des approches dominantes (androcentrique, eurocentrée) dans la recherche. En d'autres mots, elle visibilise des réalités trop longtemps oubliées. Ainsi, la lecture féministe décoloniale met en lumière que les logiques patriarcales et coloniales de l'extractivisme engendrent des conséquences spécifiques pour les femmes autochtones, notamment parce que ces conséquences varient selon le genre, la race et la classe. En fait, ces expériences relevant de la *colonialité du genre*, motiveraient plusieurs femmes autochtones à s'engager dans une lutte commune pour dénoncer non seulement les conséquences matérielles de l'industrie extractiviste, mais aussi, plus largement, les paradigmes nationaux et internationaux qui se sont construits à partir du colonialisme et du patriarcat. Bref, en s'intéressant à l'approche féministe décoloniale, l'intérêt de ce mémoire est de visibiliser que les femmes autochtones participent d'un réel processus de (re)configuration des subjectivités collectives et individuelles nécessaire aux sociétés occidentales dites modernes. Il est plus que temps de repenser les rapports de pouvoir au sein de la construction du savoir, d'ouvrir de nouveaux imaginaires épistémiques et sociaux.

Concepts clés :

Féminisme décolonial – Autochtonie – Genre – Intersectionnalité – Extractivisme – Colonialité – Résistance et militantisme – Abya Yala (Amériques)

Table des matières

Introduction	6
Problématique de la recherche	7
Objectifs et contribution de la recherche.....	10
- Argument principal	10
- Démarche de recherche	13
- Plan du mémoire et délimitation du sujet.....	14
- Positionnement épistémologique et limites.....	15
Section I – Aux confins du militantisme et de la théorie : repères du féminisme décolonial	19
1.1- Anticolonialisme, postcolonialisme et décolonialisme, quelles nuances?	20
1.2- L’Amérique latine en marche pour la <i>decolonialidad</i>	24
1.3- Les voix des femmes comme proposition à la <i>decolonialidad</i>	34
Section II – Le féminisme décolonial en action : l’extractivisme vécu et raconté par les femmes autochtones d’Abya Yala	41
2.1- Creuser pour mieux régner : implications des logiques coloniales et patriarcales de l’extractivisme	43
2.2- Les femmes autochtones en première ligne de la résistance.....	50
- Comparer l’étude de la résistance, visibiliser la différence	51
- Des limites à cette résistance féminine autochtone?	64
2.3- Au-delà des frontières de la colonialité : réflexion sur l’identité et l’action militante des femmes autochtones.....	71
Conclusion	81
Annexe	84
Annexe 1 :	84
Bibliographie	87

Introduction

*...Une femme se lèvera
vêtue de ses habits de lichen
vêtue de ses traditions
vêtue de son tambour intérieur*

*Elle sera debout
devant les machines
mystère territorial
une brise
effleurera vos nuques
c'est du vent dans ma tête, direz-vous*

*J'abrogerai toute loi
au pays que les hommes s'inventent
vous apprendrez*

*Pays mien a un nom plus grand
que l'Amérique.*

Natasha Kanapé Fontaine, artiste et militante innue²

² Natasha Kanapé Fontaine, *Bleuets et abricots*, Mémoire d'encrier, 2016, 20-21.

Problématique de la recherche

Idle No More, Walking With Ours Sisters, « *Ni las mujeres ni la tierra somos territorios de Conquista!* »³. Du Nord au Sud des Amériques, aujourd'hui dénommé Abya Yala par plusieurs communautés autochtones⁴ du continent⁵, des milliers de femmes autochtones *se sont levées, se lèvent et se lèveront* pour dénoncer les discriminations et les inégalités engendrées par la colonisation. Qu'elles mobilisent les canaux politiques, académiques ou artistiques, ces voix féminines jouent un rôle crucial dans la *résurgence* autochtone et l'actualisation de la tradition, d'autant plus qu'elles participent d'un questionnement des normes et structures de pouvoir dominantes pour la plupart toujours eurocentrées⁶. Si l'on se réfère à cette voix de Natasha Kanapé Fontaine, particulièrement unificatrice, le rapport entre *femmes* et *territoire* semble au cœur d'un discours et d'un champ militant propre aux femmes autochtones.

³ Traduction: « Ni les femmes ni la terre ne sommes des territoires à conquérir! »

⁴ L'identité autochtone est complexe et plurielle. Il n'y a donc pas de définition officielle ni universelle. Néanmoins, en droit international, la « Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones » mentionne quelques principes centraux et souvent communs aux communautés autochtones dans le monde. Voir l'extrait en annexe à la page 84 de ce mémoire pour obtenir un aperçu de ces principes.

⁵ Abya Yala a d'abord été utilisé par les Kuna du Panama et de la Colombie afin de désigner le continent américain, ce qui signifie « Terre mature » ou « Terre vivante ». Aujourd'hui, plusieurs communautés autochtones des Amériques (davantage en Amérique latine) ont adopté cette désignation afin de mettre en lumière la présence de nombreux peuples autochtones des « Amériques » et leurs luttes communes pour leurs droits et leur autonomie. À noter que tout au long de ce mémoire, j'utiliserai le terme Abya Yala pour désigner les Amériques afin de participer au processus collectif et individuel de décolonisation de la recherche. Pour en savoir plus sur le concept d'Abya Yala:

Sebastien Lefevre, « Afro Abya Yala », in *Un dictionnaire décolonial: Perspectives depuis Abya Yala Afro Latino America*, Éditions science et bien commun (Québec), consulté le 20 juillet 2021, <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/colonialite/chapter/afro-abya-yala/>.

⁶ L'eurocentrisme ou l'occidentalocentrisme sont des notions qui visent à démontrer la lecture ethnocentriste que l'Europe et/ou l'Occident emploie dans l'analyse des phénomènes historiques, politiques, socioculturels, pédagogiques etc. Notamment engendrée et légitimisée par la colonisation, cette centralité onto-épistémologique du modèle occidental produit encore aujourd'hui des rapports de pouvoir inégaux. Pour en savoir plus :

Rachel Solomon Tsehay et Henri Vieille-Grosjean, « Colonialité et occidentalocentrisme : quels enjeux pour la production des savoirs ? », *Recherches en éducation* 32 (mai 2019), <https://doi.org/10.4000/ree.2323>.

La mobilisation contre l'*extractivisme*⁷, enjeu majeur pour de nombreuses communautés autochtones partout dans le monde⁸, est d'ailleurs le champ militant dans lequel ce discours est le plus visible et partagé au-delà des frontières d'action. En effet, selon plusieurs études de cas, il appert que ce sont souvent les femmes qui sont les instigatrices de cette résistance anti-extractiviste au sein et au-delà de leurs communautés d'appartenance :

Premières témoins des impacts de l'industrie extractive sur leur survie et celle de leurs communautés respectives, ces femmes se retrouvent sur la ligne de front pour défendre leur terre, leur eau, leur culture et leurs droits humains. [...] Leurs luttes, qui se font dans le creux des forêts ou dans les sommets des montagnes, reflètent celles de milliers de femmes à travers la planète qui veulent exposer les violations que commettent les entreprises extractives au nom de l'argent.⁹

Les logiques d'exploitation du territoire et des ressources que supposent les activités extractivistes apparaissent effectivement comme une menace fondamentale pour les femmes autochtones puisqu'elles s'enracinent dans des conceptions ainsi que des normes patriarcales¹⁰ et coloniales¹¹. Comme le témoigne par exemple la rencontre internationale d'avril 2018 à Montréal, *Femmes en résistance face à l'extractivisme*, ces militantes du

⁷ L'extractivisme se caractérise comme « un modèle d'accumulation [et de développement] fondé sur la surexploitation de ressources naturelles en grande partie non renouvelables », Définition tirée de : Maristella Svampa, « Néo-« développementisme » extractiviste, gouvernements et mouvements sociaux en Amérique latine », *Problèmes d'Amérique latine* n° 81, n° 3 (1 septembre 2011): 105.

⁸ Thibault Martin, *De la banquise au congélateur: mondialisation et culture au Nunavik*, Les presses de l'Université Laval, Sociologie contemporaine (Québec, 2003), 8.

⁹Femmes Autochtones du Québec, « Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale «femmes en résistance face à l'extractivisme» » (Montréal: Femmes Autochtones du Québec, 27 avril 2018), 8, <https://www.faq-qnw.org/wp-content/uploads/2018/09/2018.09.27-FINAL-Analyse-des-enjeux-soulev%C3%A9s-lors-de-la-Rencontre-internationale-Femmes-en-r%C3%A9sistance-face-%C3%A0-l'extractivisme.pdf>.

¹⁰Le patriarcat se caractérise comme une « forme d'organisation sociale, qui existe depuis des millénaires, dans laquelle l'homme exerce le pouvoir dans le domaine politique, économique, religieux, sociétal où il détient le rôle dominant au sein de la famille, par rapport à la femme. La planète entière, mise à part quelques exceptions, est régie par cette organisation ». Définition tirée de : Femmes Autochtones du Québec, 5.

¹¹ Marie-Josée Massicotte, « La défense du territoire et la participation des femmes autochtones aux luttes anti-extractivisme au sud du Mexique », *Recherches féministes* 32, n° 2 (2019): 75-93, <https://doi.org/10.7202/1068340ar>.

quotidien sont de plus en plus nombreuses à se rassembler, à tisser des liens de solidarité contre un ennemi commun et multiforme¹². Face à cette situation, il apparaît central d'avoir un examen de conscience collectif et individuel sur les pratiques d'inclusivité des sociétés occidentales face aux enjeux socio-environnementaux qui touchent singulièrement les femmes autochtones d'Abya Yala.

Dans le milieu académique, le champ d'étude du militantisme des femmes autochtones en contexte d'extractivisme est de plus en plus significatif, et principalement développé en Amérique latine. Il y a en effet, surtout en études féministes et autochtones, un réel effort pour tenter de questionner les ontologies et épistémologies dominantes dans la production du savoir dans le but de la décoloniser¹³. Comme le souligne Françoise Vergès :

Thèses de doctorat et mémoires de maîtrise se multiplient offrant d'autres récits historiques sur les combats féministes, redonnant vie à des figures féministes du Sud global, explorant les théories queer et LGTBI. [...] Ces féminismes de la décolonialité continuent le travail entamé par les groupes de femmes racisées dans les années 1970.¹⁴

La littérature critique qui se réclame d'une telle approche du sujet est donc assez conséquente depuis plusieurs années, mais l'intérêt pour celui-ci demeure très récent¹⁵, surtout dans le milieu de la recherche francophone¹⁶. Par ailleurs, la démarche de recherche imbriquant à la fois l'approche *féministe décoloniale* en contexte *autochtone extractiviste*

¹² Anna Bednik, « La grande frontière », *Ecologie politique* N° 59, n° 2 (2019): 29.

¹³ Artemisa Flores Espínola, « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du 'point de vue' », *Cahiers du Genre* n° 53, n° 2 (2012): 116.

¹⁴ Françoise Vergès, « Toutes les féministes ne sont pas blanches. Pour un féminisme décolonial et de marronnage », *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, n° 39-40 (1 mars 2017): 2.

¹⁵ Stephanie L. Daza et Eve Tuck, « De/colonizing, (Post)(Anti)Colonial, and Indigenous Education, Studies, and Theories », *Educational Studies* 50, n° 4 (4 juillet 2014): 308, <https://doi.org/10.1080/00131946.2014.929918>.

¹⁶ Hélène Martin et Patricia Roux, « Recherches féministes sur l'imbrication des rapports de pouvoir : une contribution à la décolonisation des savoirs », *Nouvelles Questions Feministes* Vol. 34, n° 1 (17 juin 2015): 5.

est encore peu préconisée malgré cette forte implication de femmes autochtones dans la défense de leurs territoires et communautés. À partir de cette problématique, il me semble ainsi important, dans le cadre de ce mémoire, d'évaluer la pertinence de l'approche féministe décoloniale pour l'étude du phénomène extractiviste sur le continent d'Abya Yala.

Objectifs et contribution de la recherche

Argument principal

Ce mémoire a comme principal objectif d'étudier l'approche féministe décoloniale en contexte autochtone et extractiviste¹⁷ au regard de la littérature existante sur le sujet. Plus précisément, il sera question d'examiner comment la théorie féministe décoloniale permet de révéler et d'expliquer les inégalités et les rapports de pouvoir auxquels font face les femmes autochtones d'Abya Yala; mais surtout, comment cette théorie permet de visibiliser l'agentivité (*agency*)¹⁸ de ces femmes dans la résistance à l'extractivisme minier sur l'ensemble du continent. L'argument principal de ce mémoire est donc que le féminisme décolonial amène une analyse approfondie et essentielle du sujet, tant sur le plan théorique que méthodologique, afin de décentrer les approches dominantes de la recherche (eurocentrées, androcentriques/patriarcales) et de mettre en lumière

¹⁷ Ce mémoire s'intéresse spécifiquement à l'extractivisme du secteur minier.

¹⁸ Pour Judith Butler, l'agentivité se réfère « à une *puissance d'agir* qui n'est pas une volonté inhérente au sujet, plus ou moins attestée, mais le fait d'une individuée qui se désigne comme sujet sur une scène d'interpellation marquant la forte présence d'un pouvoir dominant ». Définition tirée de : Jacques Guilhaumou, « Autour du concept d'agentivité », *Rives méditerranéennes*, n° 41 (29 février 2012): 27.

l'imbrication de la race, du genre et des classes sociales¹⁹ dans la structuration des rapports de pouvoir. En d'autres mots, l'approche féministe décoloniale possède deux principaux avantages : elle vise à saisir les barrières structurelles – patriarcat et colonialisme principalement - qui portent préjudice à l'agentivité des femmes autochtones, ainsi que dévoiler l'existence et l'importance que revêt cette agentivité dans l'atteinte d'une société plus juste et inclusive.

Dans le milieu académique actuel, qui tente progressivement de questionner les épistémologies et ontologies dominantes²⁰, le féminisme décolonial²¹ devient pertinent pour enrichir et mieux comprendre les dynamiques sociopolitiques sous-jacentes à l'extractivisme puisqu'il s'intéresse à saisir comment l'association *patriarcat* et *colonialisme* agit de façon néfaste sur les capacités d'action des femmes autochtones et sur leur vie au quotidien²². En d'autres mots, le féminisme décolonial permet de mettre en lumière des aspects invisibilisés par des approches plus *classiques* en sciences sociales. En effet, le féminisme décolonial est fort utile pour mieux rendre compte des vécus spécifiques et situés²³ des actrices de la résistance. Il donne lieu également, à plus grande échelle, à une meilleure visibilisation des processus menant à la formation de réseaux transnationaux

¹⁹ Dans le cadre de ce mémoire, il sera davantage question d'aborder l'imbrication de la race et du genre puisque leur interaction mutuelle est au cœur des logiques de l'extractivisme qui nuisent spécifiquement aux femmes autochtones.

²⁰ Daza et Tuck, « De/colonizing, (Post)(Anti)Colonial, and Indigenous Education, Studies, and Theories », 308.

²¹ La définition du féminisme décolonial sera plus amplement élaborée au sein de la section I de ce mémoire. Ici, dans le cadre de l'argument principal, l'objectif est donc d'évoquer brièvement l'importance que revêt l'approche féministe décoloniale pour l'analyse du sujet.

²² María Luisa Femenías, « Épistémologies du Sud : lectures critiques du féminisme décolonial », *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, n° 23 (1 septembre 2019): 118-35.

²³ Benedikte Zitouni, « With whose blood were my eyes crafted? (D.Haraway) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité », in *Penser avec Donna Haraway*, Presses universitaires de France, Actuel Marx confrontation (France, 2012), pp.46-63.

et à la construction de stratégies discursives communes et propres aux femmes autochtones d'Abya Yala. D'un point de vue méthodologique, il permet en outre un échange plus horizontal entre les militant.e.s autochtones et les chercheurs/chercheuses. Le féminisme décolonial contribue à déconstruire les stéréotypes associés aux *subalternes*, et par conséquent à mieux comprendre le processus de *subjectivation politique*²⁴ de ces militantes qui (re)construisent un espace contestataire vivant et propre à elles. Par ailleurs, le sujet d'étude est complexe, comportant plusieurs dimensions d'analyse : genre, autochtonie, militantisme, extractivisme, environnement, enjeux locaux/globaux, etc. . Considérant les contraintes d'espace associées à ce mémoire, il n'est évidemment pas possible d'explorer en profondeur chacune de ces dimensions. En fait, au moyen de ce mémoire, je souhaite mettre en exergue que l'approche féministe décoloniale est justement adaptée pour articuler et lier ces différentes dimensions entre elles. Cette mise en perspective de l'approche féministe décoloniale dans l'analyse de l'extractivisme en contexte autochtone peut donc être utile pour quiconque s'intéresse à l'articulation et le dialogue entre échelles d'action militante et onto-épistémologies plus inclusives. Tout compte fait, ce mémoire vise à mieux saisir quels aspects du féminisme décolonial permettent d'enrichir la compréhension de l'extractivisme en contexte autochtone, et donc comment ces aspects parviennent finalement à colmater les zones d'ombre laissées par des approches classiques/dominantes en recherche.

²⁴ Ricardo Peñafiel, « Récits et subjectivations politiques intersectionnelles transversales : l'exemple des actions collectives transgressives en Amérique latine », *Politique et Sociétés* 33, n° 1 (2014): 15-39, <https://doi.org/10.7202/1025585ar>.

Démarche de recherche

Afin de démontrer la pertinence de cette approche pour l'étude du sujet, ce mémoire se base sur une revue de littérature regroupant littératures grise, journalistique, mais principalement académique. La plupart des sources discutent du contexte latino-américain, mais certaines abordent celui de l'Amérique du Nord. J'utiliserai également différentes sources, comme des témoignages directs, afin de mettre en valeur les voix des femmes autochtones en lutte. Tel que le suggère l'approche du féminisme décolonial, cette démarche valorisant la parole des femmes se présente comme un moyen de décoloniser la production des savoirs et de décentrer les épistémologies dominantes.

Au moyen de ces sources, je souhaite donc d'abord démontrer les origines et les avantages de l'approche féministe décoloniale. En appliquant cette approche au contexte d'extractivisme vécu par des femmes autochtones d'Abya Yala, sa pertinence et son utilité pour la recherche deviennent palpables. Cette pertinence prend d'autant plus de sens lorsque l'on compare une littérature académique qui opte pour une approche plus classique sur la résistance à l'extractivisme avec une littérature académique féministe décoloniale. Cette comparaison avec certain.e.s auteur.e.s latino et nord-américain.e.s principalement occidentaux permet de démontrer qu'il est tout à fait possible, même en tant que non-autochtone, d'adopter une certaine posture féministe décoloniale dans la recherche. Adopter une telle posture de recherche ne vise pas l'appropriation de quelconques réalités par le ou la chercheuse occidentale; elle cherche plutôt à illustrer la critique qu'elle porte à l'égard des biais patriarcaux et eurocentristes présents dans la recherche.

Plan du mémoire et délimitation du sujet

La première section du travail vise à présenter les principaux débats et fondements conceptuels de l'approche féministe décoloniale dans l'optique de mieux comprendre son utilité pour l'étude du militantisme des femmes autochtones contre l'extractivisme. Suivant un bref retour précisant les nuances entre les termes *anticolonial*, *postcolonial* et *décolonial*, une première partie discute de la contribution de la pensée décoloniale latino-américaine dans la structuration du féminisme décolonial. Finalement, une seconde partie se penche sur les épistémologies féministes et le concept d'*intersectionnalité* : pierres angulaires du féminisme décolonial.

La deuxième section du travail vise à analyser l'extractivisme au regard de l'approche féministe décoloniale dans l'optique d'illustrer comment celle-ci permet de visibiliser la résistance et donc l'agentivité des femmes autochtones d'Abya Yala. L'intérêt de cette section n'est donc pas de problématiser en détails le phénomène extractiviste, mais plutôt d'étudier grâce à certains concepts comme l'*intersectionnalité*²⁵, la *colonialité du genre*²⁶ et l'*identité performative*²⁷, l'action militante de ces femmes. Une première partie tâche d'abord d'illustrer en quoi les logiques coloniales et patriarcales de l'industrie extractiviste engendrent des réalités spécifiques souvent néfastes pour les femmes autochtones. Ces logiques sont donc des barrières structurelles à l'agentivité quotidienne de ces femmes, mais aussi des barrières lorsqu'elles choisissent de s'engager dans la lutte anti-extractiviste.

²⁵ Sirma Bilge, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité », *Diogene* n° 225, n° 1 (2009): 70-88.

²⁶ María Lugones, « La colonialité du genre », *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, n° 23 (1 septembre 2019): 46-89.

²⁷ Megan Wightman, « De la poétique à la politique autochtone : Agentivité des personnes humaines et autres-qu'humaines et performativité dans Bâtons à message / Tshissinuatshitakana de Joséphine Bacon et Bleuets et abricots de Natasha Kanapé Fontaine », *Voix Plurielles* 16, n° 1 (20 avril 2019): 2-16, <https://doi.org/10.26522/vp.v16i1.2177>.

Ensuite, une seconde partie aborde l'implication militante de ces femmes en résistance face à l'extractivisme, à partir d'une comparaison entre une littérature académique plus classique sur le sujet et une littérature académique féministe décoloniale. Les parcours croisés de militantes sont mis en lumière afin de mieux saisir les motifs et moyens de cet engagement. Cette section tente également de tisser des liens entre les stratégies de ces actrices pour réfléchir sur l'existence d'un enjeu féminin autochtone global. Finalement, une troisième partie propose une réflexion épistémologique plus large sur le militantisme local et international des femmes autochtones, afin de démontrer que l'approche féministe décoloniale n'a pas vocation à essentialiser ni mythifier cette résistance. On en viendra à conclure que l'approche féministe décoloniale permet de visibiliser et valoriser la (re)construction d'un réseau militant ainsi que la (re)construction de nouvelles subjectivités politiques spécifiques aux femmes autochtones d'Abya Yala.

Positionnement épistémologique et limites

M'inspirant de certains principes relatifs à la méthodologie féministe dont les théories du point de vue (*standpoint*)²⁸, je conçois la recherche avant tout comme un processus dialogique qui reconnaît le caractère constructiviste du savoir, et les rapports de pouvoir sous-jacents²⁹. Donna Haraway suggère entre autres que la recherche produit un *savoir situé* qui ne peut être neutre. En effet, le contexte de production du savoir influence l'interprétation du ou de la chercheuse face à son sujet d'étude³⁰. En tant que chercheur ou

²⁸ Michèle Olliver et Manon Tremblay, *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*, L'Harmattan, 2000.

²⁹ Espínola, « Subjectivité et connaissance ».

³⁰ Zitouni, « With whose blood were my eyes crafted? (D.Haraway) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité ».

chercheuse il est donc primordial de faire preuve de *réflexivité*³¹, et de se questionner sur le contexte dans lequel on produit le savoir, une forme de *modestie épistémique* pour Eva Feder Kittay³². Ainsi, comme le soutient Sandra Harding lorsqu'elle aborde l'importance du positionnement dans la recherche :

[La chercheuse] n'est pas priée de décliner son identité, ni de culpabiliser ou critiquer ses origines, mais bien de réaliser en quoi la situation dans laquelle elle est prise crée une perspective, une façon mais aussi une capacité de voir le monde différemment.³³

Ma posture de recherche est donc féministe, mais je suis consciente que ma position structurelle³⁴ de femme blanche, allochtone³⁵, sensible aux enjeux de genre et en situation privilégiée d'universitaire dans un contexte nord-américain, joue un rôle dans ma perception du phénomène. Je ne suis pas en mesure de saisir toutes les nuances que sous-tend le sujet d'étude, n'ayant pas directement dialogué avec ces militantes, et n'étant pas impliquée dans un mouvement de résistance contre l'extractivisme, ni touchée directement par ces enjeux. Je suis donc consciente des limites épistémologiques qui s'imposent à ma recherche et de certains biais essentialistes ou généralistes que peut engendrer cette analyse du sujet. Par exemple, en ayant une lecture trop genrée du sujet³⁶, ceci peut créer une

³¹ Béatrice de Gasquet, « Que fait le féminisme au regard de l'ethnographe ? La réflexivité sur le genre comme connaissance située », *SociologieS*, 2015.

³² Agnès Berthelot-Raffard, « L'inclusion du Black feminism dans la philosophie politique : une approche féministe de la décolonisation des savoirs », *Recherches féministes* 31, n° 2 (2018): 115, <https://doi.org/10.7202/1056244ar>.

³³ Zitouni, « With whose blood were my eyes crafted? (D.Haraway) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité », 47.

³⁴ Martin et Roux, « Recherches féministes sur l'imbrication des rapports de pouvoir ».

³⁵ Le terme allochtone renvoie à « ce qui provient d'un endroit différent, a été transporté. S'oppose au terme autochtone ». Définition tirée de :

Le Robert dico en ligne, « Allochtone », in *Dictionnaire Le Robert en ligne*, s. d., <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/allochtone>.

³⁶ Certaines femmes autochtones ne se considèrent pas nécessairement féministes ou bien mettent de l'avant d'autres types d'oppressions qui touchent plus le côté collectif qu'individuel. Pour en savoir plus: Marie Léger et Anahi Morales Hudon, « Femmes autochtones en mouvement : fragments de décolonisation », *Recherches Feministes* 30, n° 1 (2017): 3-13.

hiérarchie dans l'analyse des diverses oppressions (genre, race, classe, etc.). Je ne souhaite donc pas me réapproprier quelconques réalités ou connaissances relatives aux femmes autochtones, ni les « aider », mais plutôt me positionner comme alliée solidaire à leurs enjeux à travers une mise en valeur de leurs perspectives d'analyse et de leurs luttes³⁷. Il s'agit ici d'un processus de décolonisation des savoirs, tel que le propose l'approche retenue ici. En fait, je souhaite contribuer à enrichir le champ académique francophone articulant *femmes* et *autochtonie*, dans l'optique de valoriser l'utilisation réfléchie de l'approche féministe décoloniale en Occident. Comme le souligne Emma LaRocque :

Le fardeau de déconstruire puis de rebâtir ne peut échoir aux seuls colonisés. La responsabilité de faire le ménage dans les vestiges hérités de l'époque coloniale [...] relève d'abord du colonisateur. Les fils et les filles de ce dernier ont besoin, encore plus que nous, de démontrer les *construits* hérités de la colonisation.³⁸

Je conçois donc ce mémoire comme un outil conceptuel réflexif destiné principalement à des chercheurs/chercheuses occidentaux/occidentales, ainsi qu'à d'autres personnes privilégiées afin de susciter un certain examen de conscience. Pour emprunter de nouveau les mots de LaRocque, « sur une note qui appelle au dépassement, j'aimerais voir un examen du colonisateur -ou de l'opresseur- qui se trouve en chacun de nous »³⁹.

Enfin, je tiens à souligner le contexte mondial exceptionnel dans lequel ce mémoire a été rédigé. La pandémie liée au virus du *Covid-19*, contrainte structurelle externe, a chamboulé certaines de mes ambitions de recherche et a ainsi rendu plus complexe la recherche de

³⁷ Sklaerenn Le Gallo et Mélanie Millette, « Se positionner comme chercheuses au prisme des luttes intersectionnelles : décentrer la notion d'allié.e pour prendre en compte les personnes concernées », *Genre, sexualité & société*, n° 22 (16 décembre 2019), <http://journals.openedition.org/gss/6006>.

³⁸ Emma LaRocque, « Décoloniser les postcoloniaux », in *Nous sommes des histoires: réflexions sur la littérature autochtone*, par Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy, et Isabelle St-Amand, Mémoire d'encrier (Montréal, 2018), 194-95.

³⁹ LaRocque, 204.

données empiriques. En effet, mon objectif initial était d'aller rencontrer certains groupes de femmes militant contre les projets de développement du secteur extractif de la Guyane française, dans une optique de recherche collaborative. J'ai donc dû ici miser sur une approche beaucoup plus théorique axée uniquement sur une revue de littérature.

Section I – Aux confins du militantisme et de la théorie : repères du féminisme décolonial

Selon Françoise Vergès, le féminisme décolonial serait « radicalement antiraciste, anticapitaliste et antiimpérialiste, pour la justice sociale et environnementale, les droits des peuples autochtones et la décolonisation des savoirs et des institutions »⁴⁰. C'est donc dans un contexte de remise en question des paradigmes dominants que s'inscrit l'émergence de la pensée féministe décoloniale. Les piliers conceptuels du féminisme décolonial sont doubles, étant à la fois intégrés aux théories et épistémologies décoloniales - principalement latino-américaines - et celles féministes. En fait, l'approche féministe décoloniale viendrait colmater les zones d'ombre laissées par la pensée décoloniale et celle féministe. Ainsi, l'approche féministe décoloniale, par l'utilisation d'une grille d'analyse féministe, se présente d'abord comme un moyen de critiquer l'androcentrisme, le sexisme et l'invisibilisation du genre au sein de la pensée décoloniale⁴¹, mais aussi de dénoncer le caractère occidentalocentré du féminisme dominant en exposant les différentes formes de domination qui en découlent « dans leur dimension historiquement et géographiquement colonisée et racisée »⁴².

⁴⁰ Vergès, « Toutes les féministes ne sont pas blanches. Pour un féminisme décolonial et de marronnage », 2.

⁴¹ L'androcentrisme est un concept qui se réfère à une lecture du monde orientée principalement voire exclusivement par et pour le genre masculin. Qu'elle soit consciente ou non, cette lecture a pour effet d'invisibiliser les autres points de vue qui ne correspondent pas à cette masculinité hégémonique. Pour en savoir plus :

Luisina Bolla, « Genre, sexe et théorie décoloniale : débats autour du patriarcat et défis contemporains », *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, n° 23 (1 septembre 2019): 149.

⁴² Laetitia Dechaufour, « Introduction au féminisme postcolonial », *Nouvelles Questions Feministes* Vol. 27, n° 2 (2008): 99.

1.1- Anticolonialisme, postcolonialisme et décolonialisme, quelles nuances?

D'abord, avant d'approfondir la conceptualisation du féminisme décolonial, il est nécessaire de faire un bref retour sur les termes *anticolonial*, *postcolonial* et *décolonial* afin de mieux saisir les ambitions de la pensée décoloniale. En fait, que ce soit au sein des études féministes et/ou autochtones, les termes anticolonial, postcolonial et décolonial, même s'ils sont très différents, sont souvent confondus, et parfois employés comme synonymes⁴³. Malgré leur volonté partagée de critiquer le colonialisme et ses répercussions, l'anticolonialisme, le postcolonialisme et le décolonialisme « n'ont [...] pas émergé des mêmes contextes culturels et politiques, et ne mettent donc pas l'accent sur les mêmes mécanismes »⁴⁴.

L'approche anticoloniale prend racines dans le contexte des luttes pour l'indépendance coloniale dès le début du XX^e siècle. Animé par les écrits d'Aimé Césaire et surtout ceux de Frantz Fanon⁴⁵, le cadre d'analyse de cette approche est principalement « a counter/oppositional discourse to the repressive presence of colonial oppression »⁴⁶. Faisant partie des perspectives postmodernes, l'approche postcoloniale, pour sa part, apparaît plutôt au courant des années 1970 et se développe dans le milieu académique

⁴³ Daza et Tuck, « De/colonizing, (Post)(Anti)Colonial, and Indigenous Education, Studies, and Theories », 309.

⁴⁴ Anouk Essayad, « Feminist Studies : Decolonial and postcolonial approaches : a dialogue », *Nouvelles Questions Feministes* Vol. 37, n° 1 (22 mai 2018): 170.

⁴⁵ Isabelle Côté, « Théorie postcoloniale, décolonisation et colonialisme de peuplement : quelques repères pour la recherche en français au Canada », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* 31, n° 1 (2019): 28, <https://doi.org/10.7202/1059124ar>.

⁴⁶ George J. Sefa Dei et Alireza Asgharzadeh, « The Power of Social Theory: The Anti-Colonial Discursive Framework », *The Journal of Educational Thought (JET) / Revue de la Pensée Éducative* 35, n° 3 (2001): 301.

anglosaxon⁴⁷. Elle s'intéresse aux legs du colonialisme dans les anciennes colonies européennes, et principalement comment certains discours contribuent à perpétuer des rapports de domination de type colonial postindépendance⁴⁸. Le postcolonialisme souhaite alors intégrer et valoriser les perspectives des *subalternes*, critiquant ainsi le discours universel, dominant et normatif proposé par l'Occident⁴⁹. Edward Said, Gayatri Spivak, Homi Bhabha et Chandra Talpade Mohanty étant des auteur.e.s bien connu.e.s de ce courant⁵⁰. Selon Walter Mignolo, l'approche décoloniale quant à elle prendrait forme au sein des revendications du *mouvement des pays non-alignés* au début des années 1960⁵¹. En fait, c'est l'Amérique latine des années 1990 qui enracine les prémisses de cette approche⁵². Le décolonialisme contrairement au postcolonialisme ne s'intéresse pas qu'à la notion discursive de la colonisation puisqu'« elle a comme conséquence d'en omettre l'actualité matérielle et concrète pour les peuples qui font face à un colonialisme de peuplement »⁵³. En effet, comme le soulignent Stephanie L. Daza et Eve Tuck, certain.e.s intellectuel.le.s autochtones ont exprimé de sérieuses réticences à l'égard du postcolonialisme puisque le suffixe *post* fait référence à l'après colonialisme, ce qui discordes avec les réalités quotidiennes de plusieurs populations autochtones qui font toujours face à des formes de colonialisme/colonisation⁵⁴, comme avec l'extractivisme par exemple. Pour Isabelle Côté, qui s'intéresse au contexte canadien, une des principales

⁴⁷ Jules Falquet et Artemisa Flores Espínola, « Introduction », *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, n° 23 (1 septembre 2019): 8.

⁴⁸ Essayad, « Feminist Studies », 170.

⁴⁹ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 8.

⁵⁰ Côté, « Théorie postcoloniale, décolonisation et colonialisme de peuplement », 28.

⁵¹ Colette Le Petitcorps et Amandine Desille, « La colonialité du pouvoir aujourd'hui : approches par l'étude des migrations », *Migrations Societe* N° 182, n° 4 (2020): 17-18.

⁵² Essayad, « Feminist Studies », 170.

⁵³ Essayad, 170.

⁵⁴ Daza et Tuck, « De/colonizing, (Post)(Anti)Colonial, and Indigenous Education, Studies, and Theories », 310.

différences entre le postcolonialisme et le décolonialisme se trouverait dans l'importance que ces approches accordent respectivement à la notion de territoire/terre :

Du côté de la théorie postcoloniale, certains champs portent sur le genre, la race qui ne sont pas fondamentalement articulés autour d'épistémologies liées à la terre. Par contre, dans les études sur la décolonisation, il est impossible de dissocier les perspectives autochtones, leurs savoirs et les questions de gouvernance des relations à la terre...⁵⁵

L'approche décoloniale se distingue ainsi de l'approche postcoloniale en ayant une dimension plus tangible et actuelle, mais aussi plus radicale, comme le souligne Ramón Grosfoguel :

Les postcoloniaux continuent à penser qu'il existe une solution à l'intérieur de la modernité. Il y aurait des modernités plurielles, diverses. Pour les décoloniaux, en revanche, la modernité est le problème.⁵⁶

Les propos de Grosfoguel supposent que la critique décoloniale s'intéresse davantage à la déconstruction du concept de modernité occidentale qu'à son adaptation. Pour Emma LaRocque, s'inspirant du contexte canadien, si le décolonialisme cherche à dépasser les fausses dichotomies et chronologies évolutives qu'imposent la modernité occidentale, il mise également sur les notions d'identités : « il s'agit [...] de savoir regarder au-delà des ensembles de croyances empiriques supposés afin de voir d'autres données jusqu'ici occultées par le subjectivisme aveuglant du regard eurocentriste »⁵⁷. Soulignant cette nécessité de *désimpérialiser* le savoir, LaRocque pose une critique à l'égard du postcolonialisme qui, selon elle, n'a pas réussi à dépasser les balises onto-épistémologiques eurocentrées dans la conception du savoir, et donc demeure par ailleurs généralement

⁵⁵ Côté, « Théorie postcoloniale, décolonisation et colonialisme de peuplement », 32.

⁵⁶ Claude Bourguignon Rougier, « Entretien avec Ramón Grosfoguel », *Revue d'études décoloniales*, n° 1 (2016): 16.

⁵⁷ LaRocque, « Décoloniser les postcoloniaux », 197.

exclusif aux milieux académiques⁵⁸. Elle trouve également déplorable « que la littérature des Blancs au Canada a été reconnue officiellement comme représentative des littératures postcoloniales... »⁵⁹. D'un autre côté, l'approche décoloniale critique également l'anticolonialisme notamment parce que cette approche sous-tend une perspective plutôt binaire. En effet, l'anticolonialisme peut sembler trop réductionniste en opposant colonisé/colonisateur, mais aussi en ne focalisant pas suffisamment son analyse sur l'héritage symbolique et matériel du colonialisme⁶⁰.

Tout compte fait, il existe un réel processus historique et dialogique⁶¹ associé à ces approches qui témoigne de certaines évolutions/différences onto-épistémologiques propres à chacune d'elles⁶². À l'heure actuelle, si l'on se réfère à plusieurs auteur.e.s sus-cité.e.s, le terme décolonialisme semble le plus juste à utiliser puisqu'il comble en quelque sorte les zones d'ombre onto-épistémologiques laissées par l'anticolonialisme et le postcolonialisme développés plus tôt au XX^e siècle, et possède également une ambition plus concrète, matérielle. Ainsi, pour l'étude de l'extractivisme en contexte autochtone, la pensée décoloniale demeure la plus adéquate puisqu'elle s'attelle notamment à visibiliser les réalités matérielles - voire la subsistance - des peuples qui font face à l'exploitation intensive des ressources sur leurs territoires, en dénonçant les structures coloniales d'une telle activité, mais également en considérant tout aussi légitimes les onto-épistémologies autres que celles promues en Occident. Le décolonialisme est donc un projet sociétal.

⁵⁸ LaRocque, 199.

⁵⁹ LaRocque, 200.

⁶⁰ Daza et Tuck, « De/colonizing, (Post)(Anti)Colonial, and Indigenous Education, Studies, and Theories », 310.

⁶¹ LaRocque, « Décoloniser les postcoloniaux », 203.

⁶² Daza et Tuck, « De/colonizing, (Post)(Anti)Colonial, and Indigenous Education, Studies, and Theories », 309.

1.2- L'Amérique latine en marche pour la *decolonialidad*

En études autochtones, le féminisme décolonial, s'il porte aujourd'hui une connotation transnationale, étant repris dans de nombreux cercles militants et académiques du Sud comme du Nord global⁶³, tire ses principales influences (épistémiques, sociales et politiques) des approches décoloniales apparues en Amérique latine dans les années 1990⁶⁴.

Dans une perspective historique, une série d'événements politiques cristallisent une certaine remise en question idéologique au courant des années 1990 en Amérique latine. Avec la chute du mur de Berlin, l'expansion fulgurante du néolibéralisme et la question environnementale de plus en plus préoccupante pour un ensemble d'acteurs/actrices⁶⁵, la décennie 90 marque « un certain flottement théorico-politique parmi les mouvements sociaux et les intellectuel-le-s face à cette nouvelle configuration internationale »⁶⁶. On voit apparaître d'ailleurs le *mouvement zapatiste* en 1994, initié par un groupe autochtone du Mexique, qui déclenche un fort engouement militant et solidaire outre frontières⁶⁷. En critiquant les travers de la mondialisation néolibérale hégémonique, le zapatisme propose une autre voie, une alternative sociale, identitaire et politique qui privilégie et visibilise les visions, réalités et modes de vie des peuples autochtones et des populations marginalisées

⁶³ Cette dichotomie fait référence à deux ensembles sociopolitiques et économiques, n'étant donc pas nécessairement ni strictement liée à la division géographique de l'hémisphère Nord/Sud. Pour en savoir plus :

Saskia Sassen, *Chapitre 1 / Mondialisation et géographie globale du travail, Le sexe de la mondialisation* (Presses de Sciences Po, 2010), http://www.cairn.info/le-sexe-de-la-mondialisation--9782724611458-page-27.htm?try_download=1.

⁶⁴ Essayad, « Feminist Studies », 170.

⁶⁵ Par exemple la conférence internationale sur l'environnement de Rio de Janeiro en 1992

⁶⁶ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 12.

⁶⁷ Falquet et Flores Espínola, 12.

par un système colonial, capitaliste et patriarcal⁶⁸ : étant « porté par des personnes non-blanches, essentiellement paysannes-rurales et doté d'une Loi révolutionnaire des femmes assez progressiste »⁶⁹. Le mouvement zapatiste est donc transformateur pour la constitution d'un mouvement global alternatif à la mondialisation néolibérale - l'altermondialisme - puisqu'il participe à la création d'un réseau militant tangible, menant d'ailleurs à la création du *Forum social mondial*⁷⁰. Si le zapatisme est déterminant dans l'élaboration d'un espace politique critique à l'égard du colonialisme en Amérique latine, il converge également avec le mouvement des « 500 ans de résistance *Indígena, Negra y Popular* » paru un peu plus tôt dans les années 1990⁷¹. En effet, dans le cadre des festivités pour souligner le 500^e anniversaire de l'arrivée des premier.ère.s européen.ne.s sur le continent américain, des mobilisations parallèles s'organisent pour dénoncer ces 500 ans de colonialisme. Ces mobilisations de plus en plus significatives et portées par cette vague de *ras-le-bol* général, mènent aussi à la création de réseaux militants pour échanger sur des réalités oubliées : « En juillet 1992, deux cent femmes et féministes Noires de tout le continent tiennent leur propre rencontre au milieu des cérémonies, à Saint Domingue, pour fonder un réseau continental »⁷². Ces réseautages amènent dès lors les premiers éléments constitutifs des épistémologies décoloniales en Amérique latine. Par exemple, certaines stratégies discursives sont apparues comme la valorisation des termes tels que *Buen Vivir* et

⁶⁸ Mariana Mora, « Zapatista Anticapitalist Politics and the "Other Campaign": Learning from the Struggle for Indigenous Rights and Autonomy », *Latin American Perspectives* 34, n° 2 (2007): 64-77.

⁶⁹ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 13.

⁷⁰ Marie-Josée Massicotte, « Chapitre 1: Confronter la mondialisation néolibérale », in *L'altermondialisme: Forums sociaux, résistances et nouvelle culture politique*, par Pierre Beaudet, Raphaël Canet, et Marie-Josée Massicotte, Écosociété (Montréal, 2010), 25.

⁷¹ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 9.

⁷² Falquet et Flores Espínola, 11.

*Pachamama*⁷³ mobilisés par le *mouvement indigène* en Équateur dès 1990⁷⁴, ou bien alors la réappropriation de termes dits « pré conquête ». Tel que soulevé dans l'introduction, le terme Abya Yala, issu des peuples Kuna du Panama et de Colombie, est employé par certains groupes militants pour remplacer le mot Amérique⁷⁵.

En parallèle à ces mobilisations sociales, certains travaux d'intellectuels latino-américains, inspirés d'une analyse marxiste à la Wallerstein⁷⁶, deviennent les pierres angulaires de la pensée décoloniale :

Le Projet modernité/colonialité [de 1998] réunissait entre autres Aníbal Quijano, Enrique Dussel, Walter Dignolo, Ramón Grosfoguel et Nelson Maldonado —vivant tous aux États-Unis. Il s'agit pour ces intellectuels aussi, de penser le devenir du système-monde et les transformations de la modernité, le néolibéralisme imposé par le premier monde, et de proposer, si possible, des alternatives.⁷⁷

Le Projet ou Groupe modernité/colonialité est aujourd'hui l'une des branches principales du courant de la pensée critique latino-américaine, et est aussi nommé comme postoccidentalisme ou théories décoloniales⁷⁸. Critiquant l'occidentocentrisme, les fondements épistémiques de ce groupe valorisent la diversité de perspectives, et visent à

⁷³ *Buen Vivir* se traduit comme Bien Vivre et *Pachamama* se réfère à la notion de Terre-Mère

⁷⁴ Fernando García, « Équateur : mouvement indigène et participation (1990-2007) », *Outre-Terre* n° 18, n° 1 (2007) : 295-308.

⁷⁵ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 11.

⁷⁶ Wallerstein amène le concept de *système-monde* dans lequel le *centre*, se référant aux pays du Nord global, détiendrait le pouvoir, tandis que la *périphérie*, se référant aux pays du Sud global, dépendrait du *centre*. Pour en savoir plus :

Immanuel Wallerstein, « Notes théoriques sur l'économie-monde capitaliste, son émergence et ses conditions », in *Le Système Mondial. Rapports internationaux et relations internationales*, par T. Henstch, D. Holly, et P.-Y. Soucy, Nouvelle Optique (Montréal, 1983).

⁷⁷ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 16.

⁷⁸ À noter tout de même qu'il existe une diversité de points de vue voire certaines contradictions au sein des théories décoloniales, et qu'aujourd'hui celles-ci sont également développées en Amérique du Nord. Pour des raisons d'espace et de structure, je m'en tiens aux grandes lignes seulement et au contexte latino-américain qui est principalement au cœur de cette analyse. Pour en savoir plus sur cette diversité : Capucine Boidin et Fátima Hurtado López, « La philosophie de la libération et le courant décolonial », *Cahiers des Amériques latines*, n° 62 (31 décembre 2009) : 18.

recentrer « les curseurs historiques et géographiques pour “se” placer au centre et de là, repenser le passé pour voir le visage du futur »⁷⁹.

Modernité/Colonialité, c’est d’abord une volonté de déconstruire et de critiquer la notion de *modernité* telle que perçue et véhiculée par l’Europe. Pour des penseurs comme Aníbal Quijano⁸⁰ ou bien Ramón Grosfoguel⁸¹, qui conceptualisent cette notion dans leurs travaux, la modernité et son projet de civilisation demeurent intrinsèquement liés à des formes de pouvoir et d’exploitation amorcées au XV^e siècle⁸². Développée aux dépens de la colonisation et de l’esclavage, principalement celle subie en Abya Yala dès 1492:

La modernité est irrémédiablement double, avec un visage clair (la philosophie des Lumières, le développement de l’Europe) et l’autre obscur ([...] la violence ethnocidaire et génocidaire de la colonisation, ininterrompue à ce jour).⁸³

Aux yeux des décoloniaux, la modernité est donc problématique, car au moyen de la colonisation et du capitalisme, elle impose une hiérarchisation sociale selon des critères subjectifs qui déterminent ce qui est *civilisé* ou non⁸⁴. En fait, Aníbal Quijano précise que cette hiérarchisation sociale au cœur des sociétés modernes est une hiérarchisation raciale, une forme de racialisation du travail⁸⁵. Avec « l’idée de race [...] [comme] instrument de domination »⁸⁶, l’Europe parvient à instaurer une gradation évolutive en fonction d’une notion de modernité occidentale mythifiée et appliquée au reste du monde. Ainsi, afin d’expliquer l’altérité, l’*Autre*, la pensée occidentale s’est particulièrement dotée d’un

⁷⁹ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 16.

⁸⁰ Aníbal Quijano, « «Race» et colonialité du pouvoir », *Mouvements* 3, n° 51 (2007): 111-18.

⁸¹ Ramón Grosfoguel, « Les implications des altérités épistémiques dans la redefinition du capitalisme global », *Multitudes* no 26, n° 3 (1 décembre 2006): 51-74.

⁸² Adélia Mathias, « La formation de la pensée décoloniale », *Études littéraires africaines*, n° 45 (2018): 169, <https://doi.org/10.7202/1051620ar>.

⁸³ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 17.

⁸⁴ Bourguignon Rougier, « Entretien avec Ramón Grosfoguel », 17.

⁸⁵ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 17.

⁸⁶ Quijano, « «Race» et colonialité du pouvoir », 111.

arsenal dichotomique, censé renvoyer Occidentaux et non-Occidentaux à des modes d'organisation absolus : « cette opposition quasi manichéenne de société/communauté se conjugue sous tous les modes et dans toutes les langues, soit sous la forme tradition/modernité, ethnie/cité ... »⁸⁷. Par cette dichotomie, l'identité *Autre* (autochtone, noire, métissée...) est dès lors un cadre limitatif qui fixe les expressions identitaires en fonction de critères d'opposition avec l'Occident⁸⁸. Ramón Grosfoguel ajoute que cette vision de la modernité a permis sur plusieurs siècles d'enraciner et de normaliser la domination multidimensionnelle de l'Europe en « érig[éant] en seuls penseurs légitimes ces hommes qui appartiennent à cinq pays européens »⁸⁹. La colonisation jouant un rôle clé dans cet enracinement et cette normalisation asymétrique du pouvoir.

Par conséquent, Modernité/Colonialité, c'est aussi une ambition d'illustrer la continuité de ces rapports de pouvoir hérités de la colonisation, de « rend[re] compte du rapport matériel et symbolique de domination de l'Europe sur le reste du monde »⁹⁰, toujours présent aujourd'hui. La *colonialité*⁹¹, serait alors pour les décoloniaux, un moyen d'expliquer que même après le démantèlement des colonies européennes au courant du XX^e siècle, à l'échelle internationale, les structures de pouvoir et l'organisation sociale reproduisent des rapports coloniaux⁹². Quijano développe d'ailleurs le concept de *matrice coloniale du*

⁸⁷ Thibault Martin, « Solidarités et intégration communautaire : le projet de Grand-Baleine et le relogement des Inuit de Kuujjuarapik à Umiujaq » (Sociologie, Québec, QC, Laval, 2001), 157.

⁸⁸ Thibault Martin, « Pour une sociologie de l'autochtonisme », in *Autochtonies : vues de France et du Québec*, par Marie Salün, Thibault Martin, et Natacha Gagné, Les Presses de L'Université Laval (Québec, 2009), 432.

⁸⁹ Bourguignon Rougier, « Entretien avec Ramón Grosfoguel », 17.

⁹⁰ Petitcorps et Desille, « La colonialité du pouvoir aujourd'hui », 17.

⁹¹ La colonialité se traduit sous plusieurs formes : de genre, de pouvoir, de savoir, de la nature, de l'être etc. Pour en savoir plus :

Claude Bourguignon Rougier, « Colonialité de genre », in *Un dictionnaire décolonial: Perspectives depuis Abya Yala Afro Latino America*, Éditions science et bien commun (Québec), consulté le 20 juillet 2021, <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/colonialite/chapter/colonialite-de-genre/>.

⁹² Petitcorps et Desille, « La colonialité du pouvoir aujourd'hui », 18.

pouvoir, autrement dit la *colonialité du pouvoir* comportant quatre dimensions qui structurent les rapports de domination coloniale: « l'exploitation de la force de travail, la domination ethno-raciale, le patriarcat et le contrôle des formes de subjectivité (ou imposition d'une orientation culturelle eurocentriste) »⁹³. Cette *matrice* cristallisée par le racisme est donc le moyen par lequel les sociétés modernes ont pu et peuvent encore à ce jour imposer leur domination (socioculturelle, politique, épistémique, économique)⁹⁴. Grosfoguel, pour sa part, ajoute que cette colonialité est en fait un processus total et profond qui s'intériorise et se reproduit inconsciemment dans la manière de concevoir les rapports sociaux :

Ce que nous avons aujourd'hui, ce sont des cultures diverses, colonisées par la civilisation occidentale et qui, par conséquent, reproduisent en leur sein l'eurocentrisme et les cadres de la modernité/colonialité.⁹⁵

Les notions de modernité et de colonialité sont donc essentielles pour comprendre l'ancrage théorique de la pensée décoloniale et par extension celle de la pensée féministe décoloniale, mais conceptualisées strictement par ces précurseurs elles comportent néanmoins certaines limites. En effet, une des principales critiques pouvant être faite à l'égard des membres du Groupe modernité/colonialité c'est que leurs profils sociologiques sont peu diversifiés : la majorité étant des hommes blanc-métis, en situation privilégiée, et vivant aux États-Unis⁹⁶. Conséquemment, la conceptualisation qu'ils font de la problématique coloniale demeure trop androcentrique⁹⁷. D'ailleurs, selon Luisina Bolla, la

⁹³ Quijano, « «Race» et colonialité du pouvoir », 111.

⁹⁴ Luis Martínez Andrade, « « Biocolonialité du pouvoir » et mouvements sociaux en Amérique latine », *Ecologie politique* N° 55, n° 2 (2017): 154.

⁹⁵ Bourguignon Rougier, « Entretien avec Ramón Grosfoguel », 3.

⁹⁶ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 18.

⁹⁷ Bolla, « Genre, sexe et théorie décoloniale ».

colonialité du pouvoir de Quijano - même si elle fait référence au patriarcat dans une de ses dimensions - comporterait en fait certains « biais patriarcaux »⁹⁸.

Pour plusieurs théoriciennes féministes telles que María Lugones⁹⁹, ce constat amène la nécessité de réviser certains travaux du Groupe modernité/colonialité afin d'inclure la perspective du genre, et donc à mieux rendre compte de certaines réalités autrement invisibilisées par ces biais patriarcaux¹⁰⁰. En effet, María Lugones, philosophe d'origine argentine, propose une nouvelle version de la *colonialité du pouvoir* qui intégrerait un point de vue sur les oppressions liées au genre : c'est la *colonialité du genre*¹⁰¹. D'ailleurs, en mobilisant certains fondements du Groupe modernité/colonialité avec ceux proposés par les féminismes *chicana* et noir, notamment sur le concept d'*intersectionnalité*, Lugones est l'une des premières théoriciennes « à énoncer le projet d'un féminisme décolonial »¹⁰² avec l'idée du « système de genre moderne/colonial »¹⁰³. Cette idée perçoit le genre et la race comme indissociables dans la lecture du colonialisme¹⁰⁴. En fait, une des principales critiques de Lugones vise à démontrer que la perspective de Quijano sur la hiérarchisation et la racialisation sociale par la colonisation invisibilise la domination de genre étant donné qu'il conçoit le sexe non pas comme une construction sociale, mais comme une différence biologique¹⁰⁵. C'est donc un biais patriarcal et également une vision hétéronormative¹⁰⁶ de

⁹⁸ Bolla, 149.

⁹⁹ Lugones, « La colonialité du genre ».

¹⁰⁰ Bolla, « Genre, sexe et théorie décoloniale », 149.

¹⁰¹ Lugones, « La colonialité du genre ».

¹⁰² Bolla, « Genre, sexe et théorie décoloniale », 150.

¹⁰³ Lugones, « La colonialité du genre », 48.

¹⁰⁴ Bolla, « Genre, sexe et théorie décoloniale », 151.

¹⁰⁵ Bourguignon Rougier, « Colonialité de genre ».

¹⁰⁶ « L'hétéronormativité fait de [l'hétérosexualité] un modèle normatif définissant un système de genre, binaire, asymétrique, où seulement deux sexes sont tolérés : au genre masculin correspond le sexe mâle, au féminin correspond le sexe femelle, et l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire ». Conséquemment, ce modèle normatif invisibilise voire délégitimise d'autres manières de performer son identité liée au genre et à la sexualité. Citation et définition tirées de :

la colonisation puisque d'un autre côté Quijano perçoit la race comme une construction mentale liée au processus colonial¹⁰⁷. Pour Lugones, la colonisation a donc aussi imposé un autre type de domination, celle liée au genre¹⁰⁸, amenant « une modification du statut des femmes et de la perte de l'autonomie dont elles jouissaient jusque-là à des degrés divers »¹⁰⁹. En effet, la colonisation propose une lecture du genre orientée vers ses référents eurocentrés et capitalistes qui considèrent la femme « blanche » comme subordonnée à l'homme¹¹⁰. D'ailleurs, le travail de la chercheuse autochtone d'origine Maya-Kaqchikel, Aura Cumes, est un exemple fort pertinent pour saisir les implications de la colonialité du genre dans les sociétés autochtones d'Abya Yala. Abordant l'expérience des sociétés mayas au Guatemala, Cumes visibilise en quoi la colonisation a imposé une restructuration majeure des rapports sociaux de genre au sein de ces communautés. Même après plusieurs siècles, les impacts de cette domination sont encore enracinés dans les dynamiques internes de plusieurs sociétés autochtones du Guatemala:

Si auparavant la vie ne pouvait se concevoir sans les relations d'interdépendance entre hommes et femmes, la vie sociale autochtone se construirait dorénavant autour de la subordination des femmes aux hommes, et ce, sur le plan tant matériel qu'idéologique. Ce changement s'est produit à travers trois mécanismes, soit la violence, la loi et la religion. Ainsi, les femmes ont été systématiquement soumises comme suit. En vertu de la loi coloniale, elles ne pouvaient être propriétaires de biens matériels, ni d'elles-mêmes, car on ne les reconnaissait qu'à travers une figure masculine, père ou mari. Elles ont été exclues dès lors de tout exercice politique, la loi coloniale n'admettant que les hommes comme représentants légitimes des peuples autochtones.¹¹¹

Vulca Fidolini, « L'hétéronormativité », in *Manuel indocile de sciences sociales*, La Découverte, Hors collection Sciences Humaines, 2019, 798, <http://www.cairn.info/manuel-indocile-de-sciences-sociales--9782348045691-page-798.htm>.

¹⁰⁷ Quijano, « «Race» et colonialité du pouvoir », 114.

¹⁰⁸ Bolla, « Genre, sexe et théorie décoloniale », 150.

¹⁰⁹ Bourguignon Rougier, « Colonialité de genre ».

¹¹⁰ Bolla, « Genre, sexe et théorie décoloniale », 151.

¹¹¹ Aura Cumes, « La cosmovision maya et le patriarcat : une interprétation critique », *Recherches féministes* 30, n° 1 (2017): 52, <https://doi.org/10.7202/1040974ar>.

Cet exemple soulevé par Cumes illustre que ce sont souvent les femmes qui sont le plus touchées par cette restructuration coloniale au sein des communautés autochtones. Ces réalités ne sont d'ailleurs pas exclusives aux femmes mayas, elles sont aussi partagées par d'autres femmes autochtones d'Abya Yala qui ont également expérimenté ces *lois coloniales*. À ce titre, dans le contexte canadien, la *Loi sur les Indiens*¹¹² de 1876, devient une stratégie assimilationniste de l'État en ce qu'elle impose une modification du rôle des femmes autochtones au sein et au-delà de leurs communautés d'appartenance¹¹³. Souvent transmettrices de la culture, les femmes autochtones se retrouvent aliénées à bien des niveaux par un cadre de domination coloniale :

Les femmes autochtones qui se mariaient à l'extérieur de la communauté perdaient non seulement leur statut d'Indien, mais aussi les droits à la propriété dans la réserve et les droits de participation aux affaires de la bande, ce qui révèle les effets patriarcaux du colonialisme.¹¹⁴

Au fil des années, notamment grâce au militantisme de femmes autochtones¹¹⁵, certains aspects discriminatoires de la loi, comme la perte du statut, sont supprimés¹¹⁶. Néanmoins, la *Loi sur les Indiens* demeure encore aujourd'hui la principale loi qui régit les obligations du gouvernement fédéral canadien envers les Premières Nations sur le territoire¹¹⁷, et demeure un exemple, parmi tant d'autres, de cette colonialité du genre vis-à-vis les femmes autochtones d'Abya Yala. Bref, devenue tangible à travers ces deux cas relatifs aux *lois*

¹¹² Zach Parrott, « Loi sur les Indiens », L'Encyclopédie canadienne, 2006, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/loi-sur-les-indiens>.

¹¹³ Aurélie Arnaud, « Féminisme autochtone militant : Quel féminisme pour quelle militance? », *Nouvelles pratiques sociales* 27, n° 1 (2014): 211-22, <https://doi.org/10.7202/1033627ar>.

¹¹⁴ Amanda Ricci, « Bâtir une communauté citoyenne : le militantisme chez les femmes autochtones pendant les années 1960 à 1990 », *Recherches Amérindiennes au Québec* 46, n° 1 (2016): 75.

¹¹⁵ Mary Two Axe Early ou bien Ellen Gabriel sont d'ailleurs des figures marquantes de ce militantisme féminin autochtone du XX^e siècle. Pour en savoir plus : Arnaud, « Féminisme autochtone militant ».

¹¹⁶ Ricci, « Bâtir une communauté citoyenne : le militantisme chez les femmes autochtones pendant les années 1960 à 1990 ».

¹¹⁷ Parrott, « Loi sur les Indiens ».

coloniales et les femmes autochtones, la pensée de Lugones contribue à mieux saisir ce qu'implique la colonisation pour ces femmes. Par la colonialité du genre, on découvre que cette subordination construite sur l'idée de genre et de race est en fait une stratégie coloniale qui, comme finalité, vise à fixer et invisibiliser les vécus des femmes racisées d'Abya Yala au plus bas de la hiérarchie sociale/coloniale¹¹⁸. Les vestiges de cette domination coloniale sont bien enracinés et s'actualisent sous plusieurs formes pour les femmes autochtones d'Abya Yala : l'extractivisme semble d'ailleurs l'un des nombreux visages que détiennent ces vestiges.

Tout compte fait, s'inspirant des premières théories décoloniales latino-américaines¹¹⁹, le travail de María Lugones semble contribuer de manière majeure aux théories féministes décoloniales en contexte autochtone d'Abya Yala. Par ailleurs, ce bref survol du travail de Lugones nécessite que l'on s'intéresse aux fondements et mouvements féministes qui ont permis finalement de développer l'ambition derrière celle-ci. Le féminisme se propose donc comme un moyen d'enrichir la compréhension de certaines réalités des femmes autochtones.

¹¹⁸ Lugones, « La colonialité du genre », 71.

¹¹⁹ Petitcorps et Desille, « La colonialité du pouvoir aujourd'hui ».

1.3- Les voix des femmes comme proposition à la *decolonialidad*

Si le féminisme décolonial se construit à partir des théories décoloniales, il s'épanouit surtout grâce aux féminismes dissidents qui souhaitent visibiliser les combats des femmes racisées¹²⁰. Dès 1970, le féminisme comme courant théorique et militant, est confronté à une profonde remise en question de ses paradigmes dominants, permettant « de revisiter le mythe de la condition universelle de la femme »¹²¹, calqué sur un modèle de femme blanche de classe moyenne du Nord global. Cette critique majeure de l'occidentalocentrisme au sein du féminisme dominant est portée par plusieurs mouvements de femmes - au dehors et au sein des universités - relatifs aux féminismes noirs, aux féminismes du Sud, aux féminismes *chicana*¹²² et aux féminismes autochtones, qui souhaitent « lire l'oppression des femmes à la lumière du racisme, de l'esclavage et/ou de la colonisation »¹²³.

Ces féminismes dissidents qui participent du féminisme décolonial s'intègrent aux principes de l'onto-épistémologie féministe afin de revisiter l'oppression de genre de manière plus inclusive¹²⁴. Développées à partir des années 1980, principalement par des théoriciennes occidentales telles que Sandra Harding, Donna Haraway et Helen Longino,

¹²⁰ Laetitia Dechaufour, « Introduction au féminisme postcolonial et genèse de ce courant », *Nouvelles Questions Féministes* 27, n° 2 (2008): 100.

¹²¹ Azadeh Kian, « Introduction : genre et perspectives post/dé-coloniales », *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, n° 17 (1 janvier 2010): 1.

¹²² Le féminisme *chicana* se réfère à un mouvement sociopolitique et culturel qui dénonce les différentes formes d'oppressions et de discriminations auxquelles font face les Chicanas, c'est-à-dire les femmes d'origine mexicaine établies aux États-Unis. Gloria Anzaldúa et Cherrie Moraga sont les principales pionnières de ce courant. Pour en savoir plus:

C. Alejandra Elenes, « Chicana Feminist Narratives and the Politics of the Self », *Frontiers: A Journal of Women Studies* 21, n° 3 (2000): 105-23, <https://doi.org/10.2307/3347113>.

¹²³ Dechaufour, « Introduction au féminisme postcolonial et genèse de ce courant », 102.

¹²⁴ Berthelot-Raffard, « L'inclusion du Black feminism dans la philosophie politique : une approche féministe de la décolonisation des savoirs ».

l'épistémologie et la méthodologie féministe visent à critiquer les biais des onto-épistémologies traditionnelles ainsi qu'à proposer des alternatives plus justes et inclusives dans la production des connaissances¹²⁵. Cette épistémologie féministe, telle que développée par ces théoriciennes, souhaite donc se détacher des biais occidentalocentrés présents au sein des conceptions féministes apparues plus tôt au XX^e siècle¹²⁶. Elle vise comme finalité un changement social intégrant à la fois théorie, pratique et diversité dans son projet :

[C'est] une critique épistémologique des biais et des stéréotypes sexistes à l'œuvre dans la production des savoirs afin d'échapper à leur cécité androcentrique, au réductionnisme de leurs analyses et au caractère « partial et partiel » [...] de leurs observations et interprétations ; l'aire de production d'une pensée formulée en termes de rapports sociaux ; une démarche pour établir le sexe/ genre comme catégorie critique d'analyse et poser le rapport hiérarchique entre les sexes comme un construit social sujet à transformation ; une approche méthodologique destinée à rendre visible la parole et l'expérience des femmes et à faire éclater la conception de l'activité de recherche comme activité neutre fondée sur l'objectivité.¹²⁷

En mettant l'accent sur le caractère constructiviste du savoir tout comme le fait la pensée décoloniale, la démarche féministe vise à intégrer et légitimer une plus grande diversité de perspectives, et affirme que tout savoir est situé, c'est-à-dire influencé par son contexte de production¹²⁸ :

Que dans la production de connaissance interviennent tant des valeurs épistémiques que contextuelles (soit des facteurs sociaux, culturels ou politiques), ce qui rompt pleinement avec l'épistémologie traditionnelle qui préconise un sujet inconditionné.¹²⁹

¹²⁵ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 23.

¹²⁶ Olliver et Tremblay, *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*.

¹²⁷ Francine Descarries, « Les études féministes : contribution à la déconstruction des savoirs dominants et à la réappropriation des espaces privés et publics », in *Femmes, printemps arabes et revendications citoyennes*, éd. par Gaëlle Gillot et Andrea Martinez, Objectifs Suds (Marseille: IRD Éditions, 2017), 29, <http://books.openedition.org/irdeditions/8694>.

¹²⁸ Zitouni, « With whose blood were my eyes crafted? (D.Haraway) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité ».

¹²⁹ Espínola, « Subjectivité et connaissance », 116.

Haraway, critiquant l'objectivité des sciences modernes, souligne d'ailleurs la nécessité de valoriser l'agentivité épistémique du *sujet* : « afin d'éviter de s'approprier, de s'arroger, de s'emparer des objets de connaissance, il faut cesser de les voir comme des êtres passifs »¹³⁰. Par ailleurs, Longino ajoute l'idée d'*intersubjectivité* qui soutient « que la connaissance est un processus social au sein duquel les sujets de connaissance opèrent en communautés ou réseaux d'individus »¹³¹, une perspective horizontale de la compréhension du savoir. Cet *empirisme contextuel* postule donc que l'objectivité scientifique est possible qu'avec la diversification et l'inclusion d'un plus grand nombre de points de vue, et donc de subjectivités dans la production du savoir¹³².

Cette conceptualisation de la connaissance au sein de l'épistémologie féministe permet de mieux saisir l'ambition théorique et sociopolitique du féminisme décolonial, et donc notamment comment à la fois l'activisme et l'académique contribuent au développement de cette approche. Ce constat est d'ailleurs visible en Amérique latine où des groupes comme le GLEFAS¹³³ ou bien le *Réseau Féminismes décoloniaux* au Mexique associent activisme et théorie pour créer des alternatives sociales adaptées aux réalités des femmes racisées comme celles afro-américaines ou autochtones¹³⁴. En effet, il importe de souligner la contribution majeure du militantisme des femmes autochtones, principalement latino-américaines, dans le développement du féminisme décolonial. Bien que plusieurs de ces

¹³⁰ Zitouni, « With whose blood were my eyes crafted? (D.Haraway) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité », 59.

¹³¹ Espínola, « Subjectivité et connaissance », 115.

¹³² Espínola, 115.

¹³³ GLEFAS est l'acronyme du Groupe latino-américain d'étude, de formation et d'actions féministes. Le GLEFAS est créé en 2007 en Argentine. Pour en savoir plus : « GLEFAS- Grupo Latinoamericano De Estudios, Formacion Y Accion Feminista », Astraea Lesbian Foundation For Justice, consulté le 16 août 2021, <https://www.astraeafoundation.org/stories/glefas-grupo-latinoamericano-de-estudios-formacion-y-accion-feminista/>.

¹³⁴ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 25-26.

militantes se détachent des étiquettes féministes vues comme trop académiques ou occidentales¹³⁵, elles contribuent, grâce à leurs luttes concrètes et quotidiennes, à déconstruire les canaux dominants du savoir et amènent ainsi des perspectives essentielles au féminisme décolonial¹³⁶. Tel qu'étudié dans la section II de ce mémoire, l'agentivité des femmes autochtones en résistance contre l'extractivisme participe de manière centrale à la construction et l'actualisation de l'approche féministe décoloniale. Ces femmes rendent donc la théorie vivante, concrète et axée sur le changement social :

Plusieurs d'entre nous sommes victimes de violences, mais nous avons besoin de prendre la parole par rapport aux violations que nous avons subies, nous devons aller au-delà de notre expérience de victimisation, et nous battre pour nos droits. Quand les victimes parlent, c'est très puissant, et elles deviennent des bonnes porte-parole pour leurs droits.¹³⁷

Par ailleurs, certaines femmes autochtones militantes, telles qu'Aura Cumes ou bien Lorena Cabnal dans le contexte guatémaltèque, choisissent d'intégrer le milieu universitaire dans l'optique de déconstruire les onto-épistémologies dominantes dans la recherche. Elles visent ainsi à partager et enseigner l'importance de considérer les cosmovisions des femmes autochtones notamment dans la défense de leur territoire ainsi que les « logiques colonial-raciste-sexiste »¹³⁸ à l'œuvre dans la subordination de ces femmes au sein et au-delà de leurs communautés¹³⁹. Un moyen de rendre justice épistémique à ces femmes et d'élargir les horizons de la connaissance. C'est d'ailleurs également de plus en plus le cas dans le contexte universitaire et activiste nord-américain,

¹³⁵ Falquet et Flores Espínola, 28.

¹³⁶ Falquet et Flores Espínola, 28.

¹³⁷ Témoignage anonyme d'une femme autochtone militante. Tiré de : Femmes Autochtones du Québec, « Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale «femmes en résistance face à l'extractivisme» », 29.

¹³⁸ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 28.

¹³⁹ Falquet et Flores Espínola, 28-29.

par exemple canadien, où l'on voit des figures marquantes du féminisme décolonial apparaître comme celle de la théoricienne féministe autochtone Leanne Betasamosake Simpson. En effet, celle-ci travaille, d'une part, à dénoncer les abus du colonialisme envers les Premières Nations du Canada, mais surtout à exposer, d'autre part, comment les femmes de ces communautés vivent des abus plus importants en raison de leur genre. En mettant l'accent sur l'agentivité, Simpson travaille non seulement à dénoncer ces oppressions, mais également à présenter les femmes autochtones comme des actrices nécessaires à la résurgence autochtone et au projet de décolonisation¹⁴⁰. On observe donc que les femmes autochtones enrichissent l'approche féministe décoloniale et occupent un rôle central dans la recherche de solutions face aux différentes oppressions qu'elles expérimentent, notamment celles liées au genre et à la colonialité.

En fait, ce qui relie les lectures féministes dissidentes entre elles, comme celle des femmes autochtones, et surtout caractérise la pensée féministe décoloniale, tel que souligné par María Lugones, c'est qu'elle se base sur le concept d'*intersectionnalité* pour comprendre les mécanismes et l'imbrication des différents types d'oppressions (genre, race, classe...) auxquelles peuvent faire face les femmes racisées¹⁴¹. Pour sa part, Andrea Smith théorise le concept d'*intersectionnalité* aux regards des théories féministes autochtones¹⁴². En effet, Smith, reprenant les fondements théoriques de l'*intersectionnalité* d'abord initiés par Kimberlé Crenshaw dans le contexte afroféministe américain des années 1980-90¹⁴³, vise

¹⁴⁰ Leanne Betasamosake Simpson, « Chapitre deux: théoriser la résurgence depuis l'intérieur de la pensée Nishnaabe », in *Danser sur le dos de notre tortue*, 2018, pp.37-56.

¹⁴¹ Kimberlé Crenshaw, *Critical Race Theory: The Key Writings That Formed the Movement* (New York: The New Press, 1995).

¹⁴² Andrea Smith, *Conquest: Sexual Violence and American Indian Genocide*, Cambridge MA (South End Press, 2005).

¹⁴³ Crenshaw, *Critical Race Theory*.

à analyser quels mécanismes sont à l'œuvre dans la subordination des femmes autochtones¹⁴⁴. En effet, l'analyse intersectionnelle est de mieux saisir les différents rapports de pouvoir et mécanismes qui alimentent l'invisibilisation de certaines réalités en reconnaissant « la complexité des inégalités et des identités sociales »¹⁴⁵ tant aux plans macrosociologiques que microsociologiques¹⁴⁶ (car il est tout à fait possible d'isoler le genre comme forme unique d'oppression¹⁴⁷). L'intersectionnalité permet en outre de rendre visible les différentes imbrications de violence¹⁴⁸. Ici, Smith souhaite souligner la spécificité de l'expérience des femmes autochtones notamment sur la violence genrée, ainsi que la « double marginalisation des femmes autochtones au sein des mouvements de lutte contre le sexisme et le racisme »¹⁴⁹. L'analyse du vécu des femmes autochtones, selon Smith, doit intégrer une dimension davantage politique et axée sur l'héritage colonial voire la colonialité. Ainsi, les violences auxquelles sont confrontées les femmes autochtones, en plus de découler des discriminations décrites par les premières analyses intersectionnelles, comme celle de Crenshaw, découlent d'une volonté politique de l'État d'assouvir des visées coloniales : « lorsqu'une femme autochtone est victime d'abus, celui-ci constitue une atteinte à son identité en tant que femme et en tant qu'Autochtone. Les enjeux relatifs au colonialisme, au genre et à la race ne peuvent être dissociés »¹⁵⁰.

¹⁴⁴ Dechaufour, « Introduction au féminisme postcolonial et genèse de ce courant », 102.

¹⁴⁵ Bilge, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité », 84.

¹⁴⁶ Bilge, 73.

¹⁴⁷ Anahi Morales Hudon, « L'autonomie comme demande centrale du mouvement des femmes autochtones au Mexique au cours des années 90 », *Recherches féministes* 24, n° 2 (22 décembre 2011): 147.

¹⁴⁸ Patricia Hill Collins, « On violence, intersectionality and transversal politics », *Ethnic and Racial Studies* 40, n° 9 (15 juillet 2017): 1460-73, <https://doi.org/10.1080/01419870.2017.1317827>.

¹⁴⁹ Julie Perreault, « La violence intersectionnelle dans la pensée féministe autochtone contemporaine », *Recherches féministes* 28, n° 2 (2015): 36, <https://doi.org/10.7202/1034174ar>.

¹⁵⁰ Perreault, 36.

En somme, cette première section visait à présenter les principaux éléments conceptuels du féminisme décolonial afin de mieux saisir leurs implications pour l'étude de l'extractivisme du point de vue des femmes autochtones d'Abya Yala. Il faut ainsi retenir qu'articulées ensemble, la critique de la modernité occidentale, de la colonialité et la notion d'intersectionnalité forment le prisme d'analyse du féminisme décolonial, et permettent de mettre en lumière des réalités (épistémique, sociopolitique...) autrement occultées par des approches plus classiques en sciences sociales. L'intérêt de l'approche féministe décoloniale est donc finalement d'offrir et de légitimiser de nouveaux imaginaires épistémiques et sociaux par et pour les femmes qui vivent différentes réalités :

[Ainsi] la diversité et la pluralité des points de vue impliqués dans l'élaboration de nos conceptions et compréhensions du monde, permettent d'avoir une perception plus complète de la réalité sociale¹⁵¹

Bref, l'approche féministe décoloniale, par l'imbrication de la théorie et de la pratique militante, souhaite contribuer au changement et à la justice sociale¹⁵². Appliquer cette approche de recherche à l'étude de l'enjeu extractiviste permet justement d'illustrer, de rendre concrète cette large ambition sociale qu'elle vise.

¹⁵¹ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 24.

¹⁵² Femenías, « Épistémologies du Sud ».

Section II – Le féminisme décolonial en action : l’extractivisme vécu et raconté par les femmes autochtones d’Abya Yala

L’extractivisme occupe une place centrale dans les débats critiques en sciences sociales, surtout latino-américains, depuis le début des années 2000¹⁵³. Présenté sous forme d’études de cas liées à des contextes transnationaux ou bien locaux, le phénomène extractiviste s’est vu problématiser par un bon nombre de chercheurs/chercheuses et activistes ces dernières années souhaitant soulever les côtés obscurs d’une telle activité généralement exercée près de communautés rurales et/ou autochtones¹⁵⁴. Avec son héritage datant du XIX^e siècle¹⁵⁵, l’extractivisme semble encore aujourd’hui un symbole majeur du progrès et de la modernité¹⁵⁶. L’extractivisme est d’ailleurs une figure centrale de la mondialisation dite néolibérale en ce qu’il participe d’une déterritorialisation du pouvoir par les acteurs privés¹⁵⁷, d’une nouvelle division internationale du travail et d’enjeux écologiques¹⁵⁸ : il est « adopté petit à petit par les mouvements socio-environnementaux [d’Abya Yala] et des autres continents »¹⁵⁹ pour expliquer les phénomènes auxquels ils font face. Aborder l’extractivisme c’est donc souvent pour discuter des problématiques qu’il engendre pour les populations locales, plus encore pour visibiliser la résistance

¹⁵³ Bednik, « La grande frontière », 32.

¹⁵⁴ Anna Bednik, « Conflits, chocs et résiliences », *Mouvements* n° 75, n° 3 (16 septembre 2013): 44-52.

¹⁵⁵ Nayla Naoufal, « Connexions entre la justice environnementale, l’écologisme populaire et l’écocitoyenneté », *VertigO - la revue électronique en sciences de l’environnement*, n° Volume 16 Numéro 1 (19 avril 2016): 8, <http://journals.openedition.org/vertigo/17053>.

¹⁵⁶ Ramón Grosfoguel, « Les implications des altérités épistémiques dans la redefinition du capitalisme global », *Multitudes* no 26, n° 3 (2006): 51-74.

¹⁵⁷ Ulrich Beck, « Redéfinir le pouvoir à l’âge de la mondialisation : huit thèses », *Le Debat* n° 125, n° 3 (2003): 76.

¹⁵⁸ Benoit Monange et Fabrice Flipo, « Extractivisme : lutter contre le déni », *Ecologie politique* N° 59, n° 2 (2019): 22.

¹⁵⁹ Bednik, « Conflits, chocs et résiliences », 46.

qu'elles font à l'égard de cet enjeu. Comme le souligne Anna Bednik faisant référence à la dimension militante de l'extractivisme:

Il ne peut y avoir de définition politiquement neutre d'un « concept » à vocation critique, et le biais par lequel on l'aborde, autrement dit le prisme politique à travers lequel on le voit, influence grandement les conclusions que l'on tirera des analyses qui en seront faites.¹⁶⁰

Cette affirmation de Bednik souligne le caractère constructiviste et situé des concepts que l'on emploie. Par extension, il est d'ailleurs possible de l'observer dans la manière que plusieurs chercheurs/chercheuses, jusqu'ici, ont choisi d'aborder le militantisme anti-extractiviste en contexte autochtone qui, pour plusieurs, n'intègrent pas une perspective intersectionnelle et/ou de genre dans leurs analyses. Comme le soulève Marie-Josée Massicotte : « l'économie extractive est genrée et [...] la littérature critique sur le sujet néglige encore les enjeux de genre et les approches autochtones »¹⁶¹. Par exemple, Denis Langlois qui s'intéresse dans son article aux enjeux et aux droits des populations autochtones d'Amérique latine¹⁶², dénonce les impacts socio-environnementaux de l'extractivisme sur ces communautés, mais surtout fait l'éventail des différentes stratégies utilisées par les militant.e.s autochtones pour lutter contre ce problème¹⁶³. Malgré une analyse qui mise sur l'agentivité des peuples autochtones, à aucun moment Langlois soulève l'action des femmes et/ou féministes autochtones. Par conséquent, ce bref exemple du travail de Langlois, nonobstant une contribution assez étoffée sur les questions de résistances autochtones en contexte extractiviste, invisibilise l'agentivité et les réalités

¹⁶⁰ Bednik, « La grande frontière », 30.

¹⁶¹ Massicotte, « La défense du territoire et la participation des femmes autochtones aux luttes anti-extractivisme au sud du Mexique », 76.

¹⁶² Denis Langlois, « Résistances novatrices de peuples autochtones face au pillage de leurs territoires et de leurs ressources en Amérique latine », *Recherches amérindiennes au Québec* 44, n° 2-3 (2014): 143-52, <https://doi.org/10.7202/1030975ar>.

¹⁶³ Langlois.

spécifiques des femmes autochtones qui font face, si l'on se réfère à Lugones et à Smith¹⁶⁴, à une double oppression liée au genre et à la race¹⁶⁵. C'est donc ici que l'analyse féministe décoloniale intervient, afin de visibiliser quelles conséquences de l'extractivisme les femmes autochtones peuvent vivre, mais aussi comment ces femmes structurent leurs résistances à ces oppressions.

2.1- Creuser pour mieux régner : implications des logiques coloniales et patriarcales de l'extractivisme

L'extractivisme aujourd'hui se réfère aux legs d'un modèle économique spécifique issu de la colonisation qui s'adapte et se consolide selon les intérêts des États en place. Une forme de *path dependence*¹⁶⁶ pour certain.e.s, mais pour d'autres, plus critiques, l'extractivisme s'insère dans la *colonialité du pouvoir voire du genre*¹⁶⁷. Sur le sous-continent américain, l'exploitation minière intensive est majoritairement propulsée par des compagnies étrangères du Nord global - dont plusieurs sont canadiennes¹⁶⁸ - et ces logiques extractivistes s'exécutent bien entendu avec l'appui des États d'accueil. D'ailleurs, comme le souligne un témoignage d'une militante autochtone du Canada :

Beaucoup de personnes croient que le Canada est un pays démocratique qui respecte les droits humains, mais graduellement, la vérité révèle un côté caché qui est hideux... Le gouvernement a dit qu'il était dans un processus de

¹⁶⁴ Smith, *Conquest: Sexual Violence and American Indian Genocide*.

¹⁶⁵ Lugones, « La colonialité du genre ».

¹⁶⁶ Bruno Palier, *Path dependence (Dépendance au chemin emprunté)*, vol. 3e éd. (Presses de Sciences Po, 2010), <http://www.cairn.info/dictionnaire-des-politiques-publiques--9782724611755-page-411.htm>.

¹⁶⁷ Claude Bourguignon Rougier, « Décoloniser l'écologie », *Revue d'Études Décoloniales*, 2020, <http://reseau-decolonial.org/2020/11/11/decoloniser-lecologie/>.

¹⁶⁸ Todd Gordon et Jeffery R. Webber, *Blood of Extraction: Canadian Imperialism in Latin America*, Fernwood Publishing, 2016.

réconciliation, mais en même temps, il vole des terres autochtones et impose des oléoducs et des mines dans les communautés.¹⁶⁹

Le Canada participe donc fortement aux structures principalement coloniales et patriarcales de l'extractivisme, exécutant celles-ci au-delà et au sein même de ses frontières¹⁷⁰. Pour Maristella Svampa, qui amène l'idée de *néo-développementisme*, même si certains États latino-américains tentent de se détacher des logiques impérialistes du Nord global, ils reproduisent ces mêmes logiques en appuyant l'extractivisme puisque leurs projets politiques demeurent ancrés dans une conception du développement moderne héritée de la période coloniale et enracinée dans un mythe collectif : l'*Eldorado*¹⁷¹. Cette idée fait d'ailleurs écho avec ce que Grosfoguel affirmait sur la modernité ainsi que l'intériorisation et la continuité des mythes coloniaux occidentaux¹⁷². Les logiques extractivistes révèlent donc des rapports de pouvoir asymétriques entre autorités politiques, industries extractives et communautés locales. Ce qui amène finalement l'imposition d'un modèle dominant de développement et un rapport au territoire calqués sur une vision eurocentrée qui s'oppose généralement à celles des communautés autochtones environnantes : le territoire aux yeux de nombreux/nombreuses Autochtones, n'étant pas une propriété, mais le lieu de formation, d'expression et de préservation de la culture, une *matrice* identitaire¹⁷³. Ces

¹⁶⁹ Femmes Autochtones du Québec, « Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale «femmes en résistance face à l'extractivisme» », 27.

¹⁷⁰ Bruno Massé, *La lutte pour le territoire québécois : entre extractivisme et écocitoyenneté*, XYZ (Québec, 2020).

¹⁷¹ Svampa, « Néo-« développementisme » extractiviste, gouvernements et mouvements sociaux en Amérique latine ».

¹⁷² Bourguignon Rougier, « Entretien avec Ramón Grosfoguel ».

¹⁷³ Cette interprétation semble plutôt binaire voire manichéenne, et ne représente évidemment pas les complexités de chaque communauté. Je ne souhaite pas folkloriser ni essentialiser cette vision autochtone, mais seulement simplifier les tensions et l'opposition qui existent entre d'un côté compagnies minières et États, de l'autre, communautés autochtones. Pour en savoir plus : Martin Thibault et Amélie Girard, « Le territoire, « matrice » de culture : Analyse des mémoires déposés à la commission Coulombe par les premières nations du Québec », *Recherches amérindiennes au Québec* 39, n° 1-2 (2009): 61-70, <https://doi.org/10.7202/044997ar>.

rapports de pouvoir se concrétisent, par exemple, lorsqu'une compagnie extractive obtient l'autorisation de l'État d'exploiter les ressources sur des terres autochtones sans même que ces communautés approuvent le projet ou soient simplement consultées¹⁷⁴. Et ce, malgré l'existence de normes mondiales et d'obligations internationales destinées aux États, telle que la *Convention N°169 de l'Organisation Internationale du Travail (OIT)*¹⁷⁵ qui vise à protéger les droits des populations et travailleurs/travailleuses autochtones¹⁷⁶.

Dans une perspective intersectionnelle, si l'arrivée d'une mine est globalement responsable de pollutions (atmosphérique, terrestre et aquatique), de problèmes de santé, de dislocations du tissu social, et de diverses manifestations de violences sur les territoires des communautés autochtones environnantes¹⁷⁷, « ces effets se déploient différemment selon l'âge, le sexe et les conditions socio-économiques des acteurs [et actrices] »¹⁷⁸. Dans la majorité des cas recensés, pour les femmes autochtones, qui d'ailleurs s'identifient souvent au rôle de garantes du tissu social de leurs communautés¹⁷⁹, l'extractivisme déstabilise considérablement leurs réalités matérielles et les modèles de reproduction

¹⁷⁴ Franck Gaudichaud, « Ressources minières, « extractivisme » et développement en Amérique latine : perspectives critiques », *IdeAs. Idées d'Amérique*, n° 8 (13 décembre 2016): 5, <https://doi.org/10.4000/ideas.1684>.

¹⁷⁵ Pour en savoir plus sur les articles de la Convention N°169 de l'OIT : Organisation Internationale du Travail, « C169 - Convention (n° 169) relative aux peuples indigènes et tribaux, 1989 », Pub. L. No. 169, § Normes du travail (1989), https://www.ilo.org/dyn/normlex/fr/f?p=NORMLEXPUB:12100:0::NO::P12100_ILO_CODE:C169.

¹⁷⁶ Peter Bille Larsen, « La « nouvelle loi de la jungle » : développement, droits des peuples autochtones et Convention 169 de l'OIT en Amérique latine », *International Development Policy | Revue internationale de politique de développement*, n° 7.1 (2 février 2016), <http://journals.openedition.org/poldev/2467>.

¹⁷⁷ Marie-Dominik Langlois, « Mouvement identitaire autochtone et mines : le peuple xinka et sa résistance à l'exploitation minière dans le sud-est du Guatemala » (Maîtrise en Sciences Politiques, Montréal, UQAM, 2016), <http://archipel.uqam.ca/id/eprint/8897>.

¹⁷⁸ Kyra Grieco, « Le « genre » du développement minier : maternalisme et extractivisme, entre complémentarité et contestation », *Cahiers des Amériques latines*, n° 82 (13 décembre 2016): 97, <https://doi.org/10.4000/cal.4351>.

¹⁷⁹ Kalowatie Deonandan, Rebecca Tatham, et Brennan Field, « Indigenous women's anti-mining activism: a gendered analysis of the El Estor struggle in Guatemala », *Gender & Development* 25, n° 3 (2 septembre 2017): 408, <https://doi.org/10.1080/13552074.2017.1379779>.

sociale¹⁸⁰. À partir d'une étude ethnographique menée dans le département nord-andin de Cajamarca au Pérou¹⁸¹, Kyra Grieco qui s'intéresse aux rapports de pouvoir selon le genre, démontre que l'exploitation minière engendrerait deux principaux types d'effets chez les populations rurales¹⁸² : d'abord elle facilite l'accès « aux ressources économiques et infrastructurelles (travail, éducation, santé) »¹⁸³, mais en contrepartie limite « l'accès au capital social et naturel (liens communautaires, eau, terre) »¹⁸⁴. Ce qui est intéressant c'est que ce seraient majoritairement les hommes qui bénéficieraient des redonnées positives de l'arrivée d'une mine, tandis que les femmes engagées dans un « travail de *care* non rétribué »¹⁸⁵ expérimenteraient plus fortement les impacts socio-environnementaux¹⁸⁶. Ce constat, appuyé par l'idée de colonialité du genre, suggère que les principales logiques d'action de l'industrie extractiviste sont à la fois coloniales et patriarcales, car elles réorganisent notamment les rapports sociaux de genre au sein des communautés à partir d'une lecture occidentalocentrée¹⁸⁷.

Selon le rapport *Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale « Femmes en résistance face à l'extractivisme »*¹⁸⁸, les femmes autochtones subissent des pressions

¹⁸⁰ Gordon et R. Webber, *Blood of Extraction: Canadian Imperialism in Latin America*, 10.

¹⁸¹ Grieco, « Le « genre » du développement minier ».

¹⁸² De nombreuses communautés autochtones vivent en milieu rural ou éloigné des centres urbains. Bien entendu, certaines communautés ou individu.e.s d'appartenance autochtone vivent dans des villes ou choisissent un mode de vie urbain. Ce mémoire se concentre donc plutôt sur les réalités extractivistes vécues par des communautés rurales. Les réalités urbaines sont donc différentes. Pour en savoir plus sur certaines réalités de femmes autochtones en milieu urbain :

Rosalva Hernández Castillo, « L'activisme et l'anthropologie juridique féministe au Mexique », *Recherches féministes* 30, n° 1 (2017): 81-100, <https://doi.org/10.7202/1040976ar>.

¹⁸³ Grieco, « Le « genre » du développement minier », 17.

¹⁸⁴ Grieco, 97.

¹⁸⁵ Grieco, 106.

¹⁸⁶ Grieco, 97.

¹⁸⁷ Grieco, « Le « genre » du développement minier ».

¹⁸⁸ Ce rapport rédigé par l'organisme *Femmes Autochtones du Québec* (FAQ) s'inscrit d'ailleurs dans une démarche féministe décoloniale puisqu'il s'est élaboré à partir de témoignages de femmes venues de 13 pays qui se sont rencontrées en avril 2018 pour partager leurs réalités en lien avec l'extractivisme. Ce rapport

externes de la part des industries minières, mais également internes à leurs communautés¹⁸⁹. Dans plusieurs cas, lorsqu'elles prennent position contre des projets qui les menacent, les femmes autochtones peuvent être stigmatisées par les membres de leur communauté en faveur d'un tel projet¹⁹⁰. Elles se voient reprochées de ne pas contribuer au développement et au progrès¹⁹¹. Cette stigmatisation peut se manifester sous diverses formes d'isolement et de violence : entre autres « conjugale et familiale, sexuelle, abandon de famille, exclusion des espaces de participation et de consultation »¹⁹². Selon le rapport en question, « cette division sociale est un mécanisme utilisé par les compagnies extractives »¹⁹³ en toute connaissance de cause pour arriver plus efficacement à leurs fins politiques et économiques. Lors de cette rencontre à l'origine de ce rapport, une participante autochtone du Québec a témoigné avoir expérimenté ces formes de violence lorsqu'elle s'est opposée au projet extractif prévu sur le territoire de sa communauté : « elle s'est fait stigmatiser par d'autres membres de la communauté, ainsi que par le Conseil de Bande, ce qui a fait en sorte qu'elle a quitté la communauté »¹⁹⁴. N'étant pas un cas isolé au nord d'Abya Yala, cette répression vis-à-vis les résistantes autochtones se vit aussi, par exemple, au Guatemala : une participante s'est vu forcer de « [fuir] son pays et est devenue réfugiée politique due à sa prise de position face à l'extractivisme »¹⁹⁵. Ces répressions visiblement

destiné au grand public vise à exposer les problématiques spécifiques des femmes, pour la plupart Autochtones, et proposer des solutions durables. Pour en savoir plus :

Femmes Autochtones du Québec, « Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale «femmes en résistance face à l'extractivisme» ».

¹⁸⁹ Femmes Autochtones du Québec.

¹⁹⁰ Femmes Autochtones du Québec, 23.

¹⁹¹ Femmes Autochtones du Québec, 24.

¹⁹² Liz Serrano, « Les mouvements sociaux de résistance aux impacts des mégaprojets en Argentine » (Maîtrise en Sciences de l'Environnement, Montréal, Université de Montréal, 2014), 21-22.

¹⁹³ Femmes Autochtones du Québec, « Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale «femmes en résistance face à l'extractivisme» », 24.

¹⁹⁴ Femmes Autochtones du Québec, 23.

¹⁹⁵ Femmes Autochtones du Québec, 24.

ciblées sur le genre (identité de femme) et la race (identité autochtone)¹⁹⁶, peuvent être d'une violence inouïe pour les femmes autochtones qui osent résister aux projets extractifs promus par les industries et les États : un témoignage anonyme lors de cette rencontre a exprimé « comment le président [de son] pays a donné le mot d'ordre à ses soldats de s'occuper des rebelles communistes femmes en les “tirant dans le vagin”, en ajoutant que sans celui-ci, les femmes seraient inutiles »¹⁹⁷. Ces brefs exemples illustrent donc les principaux risques que prennent les femmes autochtones lorsqu'elles décident de s'impliquer dans la défense de leurs territoires contre l'exploitation intensive de ses ressources. En fait, lire l'enjeu extractiviste au regard du féminisme décolonial, en utilisant ici l'intersectionnalité et la colonialité du genre, permet de mettre en lumière comment les structures coloniales et patriarcales de l'extractivisme engendrent des réalités spécifiques et des limites à l'agentivité des femmes autochtones. Tel que souligné ci-dessus, ces structures créent des conséquences multidimensionnelles souvent discriminantes voire aliénantes pour ces actrices. Plus encore, ces structures/modèles externes et ensuite intériorisés par les communautés, imposent un cadre matériel et idéologique qui restreint souvent les femmes autochtones à un rôle passif au sein et au-delà de leurs communautés¹⁹⁸. De manière générale, comme l'on fait part les témoignages suscités, les femmes autochtones font face à plusieurs barrières structurelles qui limitent et rendent plus difficile voire complexe leur implication politique et militante anti-extractiviste.

Tout compte fait, si l'approche féministe décoloniale tente ainsi d'analyser les structures et mécanismes de l'extractivisme qui étouffent l'agentivité (épistémique,

¹⁹⁶ Perreault, « La violence intersectionnelle dans la pensée féministe autochtone contemporaine », 36.

¹⁹⁷ Femmes Autochtones du Québec, « Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale «femmes en résistance face à l'extractivisme» », 23.

¹⁹⁸ Isabelle St-Amand, « Création culturelle et résurgence politique », *Liberté*, n° 321 (2018): 47-47.

sociopolitique, culturelle, économique...) des femmes autochtones, elle permet en contrepartie de visibiliser ce rôle primordial qu'occupent les femmes autochtones dans la recherche de solutions/alternatives à ces enjeux extractivistes, puisqu'elles en sont, vraisemblablement, les principales souffrantes¹⁹⁹ : « Nous devons agir parce que personne ne va le faire à notre place »²⁰⁰. Soulevée en introduction par la poésie de Natasha Kanapé Fontaine²⁰¹, ou bien ici par celle de Leanne Betasamosake Simpson, « la souveraineté des femmes autochtones doit être au cœur du mouvement de résurgence [et de résistance autochtone] »²⁰². Pour plusieurs femmes autochtones, affronter le système colonial patriarcal derrière l'industrie extractiviste, dans une certaine mesure cette idée de modernité²⁰³, demeure finalement la seule solution possible pour remédier aux diverses formes d'aliénation qu'elles peuvent vivre.

¹⁹⁹ Perreault, « La violence intersectionnelle dans la pensée féministe autochtone contemporaine ».

²⁰⁰ Paroles d'une femme autochtone du Canada. Citation tirée de : Femmes Autochtones du Québec, « Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale «femmes en résistance face à l'extractivisme» », 26.

²⁰¹ Kanapé Fontaine, *Bleuets et abricots*.

²⁰² St-Amand, « Création culturelle et résurgence politique », 47.

²⁰³ Grosfoguel, « Les implications des altérités épistémiques dans la redefinition du capitalisme global », 2006.

2.2- Les femmes autochtones en première ligne de la résistance

Qu'elle se manifeste au sein ou au-delà de leurs communautés d'appartenance, la résistance des femmes autochtones aux projets extractivistes est bien réelle malgré la faible médiatisation que l'espace public lui accorde²⁰⁴. Ellen Gabriel, militante mohawk connue pour s'être impliquée dans la crise d'Oka au Québec, exprime justement cette invisibilisation médiatique lors d'une entrevue :

Women were really in the lead. The men listened to the women, but that does not make for a sexy image. But women are title holders to the land, so were in charge of the land and the men are in charge of protecting the community. So, what that narrative did, that image did, was ignore the important role that women defending the land played in this resistance. It was a very strong role.²⁰⁵

Cette invisibilisation de l'espace public, comme le soutient Ellen Gabriel pour le contexte canadien, peut potentiellement être justifiée par une interprétation de l'action militante qui reposerait sur une vision sociétale genrée et eurocentrée. Cette vision relèguerait ainsi au second rang l'action et la perception militantes des femmes autochtones : d'une part parce qu'elles font face à différentes formes de racisme systémique²⁰⁶, d'autre part parce que les modèles traditionnels de genre en Occident confèrent aux femmes une place moins importante qu'aux hommes dans l'espace public²⁰⁷.

Souvent motivées par leurs rôles de garantes du territoire et des communautés, comme l'a soulevé Ellen Gabriel, les femmes autochtones sont nombreuses à dénoncer les abus de

²⁰⁴ Femmes Autochtones du Québec, « Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale «femmes en résistance face à l'extractivisme» », 24.

²⁰⁵ Sean Carleton, « The legacy of 'Oka' and the future of Indigenous resistance: in dialogue with Ellen Gabriel », *Canadian Dimension*, 9 juillet 2018, <https://canadiandimension.com/articles/view/the-legacy-of-oka-and-the-future-of-indigenous-resistance>.

²⁰⁶ Perreault, « La violence intersectionnelle dans la pensée féministe autochtone contemporaine ».

²⁰⁷ Maria Eleonora Sanna, « Carole Pateman, Le contrat sexuel », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 34 (31 décembre 2011), <https://journals.openedition.org/clio/10450>.

l'activité minière de part et d'autre d'Abya Yala: « women are leading protests against mining in the Americas, from Appalachia [...] to the Andes... »²⁰⁸. Comme mentionné, les militantes qui osent s'opposer aux projets extractivistes courent plusieurs risques. Il semble donc crucial, dans les prochaines pages, d'adresser certains motifs qui poussent les femmes autochtones à s'impliquer pour défendre leurs communautés et leurs territoires afin de comprendre pourquoi elles bravent ces risques et ces limites structurelles qui s'imposent à leur engagement. Ainsi, l'approche féministe décoloniale se présente aussi comme un moyen de mieux valoriser les spécificités qui résident dans les stratégies de ces femmes sur le terrain, conséquemment de répondre à l'invisibilisation de celles-ci dans l'espace public. En effet, comme le souligne Carole Lévesque :

La réalité autochtone nous apparaît principalement comme monolithique et univoque. Elle est généralement traitée de manière globale, tant par les chefs amérindiens [...] que par les spécialistes, les intervenants, les journalistes et les politiciens.²⁰⁹

Comparer l'étude de la résistance, visibiliser la différence

Cette analyse que tire Lévesque semble d'ailleurs palpable dans les travaux de Maristella Svampa²¹⁰, de Françoise Morin²¹¹ et de Pierre Beaucage²¹², qui respectivement abordent l'agentivité militante environnementale et anti-extractiviste des communautés

²⁰⁸ Amalia Leguizamón, « The Gendered Dimensions of Resource Extractivism in Argentina's Soy Boom », *Latin American Perspectives* 46, n° 2 (2018): 200, <https://doi.org/10.1177/0094582x18781346>.

²⁰⁹ Carole Lévesque, « D'ombre et de lumière : l'Association des femmes autochtones du Québec », *Nouvelles pratiques sociales* 3, n° 2 (1990): 72, <https://doi-org.proxy.bib.uottawa.ca/10.7202/301090ar>.

²¹⁰ Svampa, « Néo-« développementisme » extractiviste, gouvernements et mouvements sociaux en Amérique latine ».

²¹¹ Françoise Morin, « Les droits de la Terre-Mère et le bien vivre, ou les apports des peuples autochtones face à la détérioration de la planète », *Revue du MAUSS* n° 42, n° 2 (16 décembre 2013): 321-38.

²¹² Pierre Beaucage, « D'autres Plans Sud: Les compagnies minières canadiennes au Mexique et la résistance populaire », *Possibles* 39, n° 1 (2015): 40-55.

rurales/autochtones principalement latino-américaines. Ces travaux sont en effet choisis pour exemplifier certaines limites auxquelles une démarche féministe décoloniale peut répondre : aborder le militantisme et les mouvements sociaux sous une approche d'analyse plus classique en sciences sociales omet d'inclure certaines réalités indispensables à la compréhension des impacts de l'extractivisme comme celles des femmes autochtones. En ce qui a trait au texte de Maristella Svampa, cette dernière souhaite démontrer l'existence et la construction d'un mouvement alternatif en Amérique latine, l'*écoterritorialité*, qui, façonné par la convergence entre « un cadre indigène-communautaire et un discours sur l'environnement »²¹³, lutte pour la défense et la préservation du territoire et de la terre. En insistant sur la capacité d'agentivité de ces nouveaux acteurs du développement alternatif, Svampa montre comment ceux-ci s'attachent à déconstruire l'onto-épistémologie dominante dans le discours sur le développement afin de valoriser les savoirs locaux. L'analyse de Svampa possède donc une portée assez critique en tentant de valoriser de nouveaux imaginaires politico-identitaires en Amérique latine, et en illustrant les différentes stratégies du mouvement anti-extractiviste comme l'élaboration d'un langage commun et la formation de réseaux locaux et/ou transnationaux²¹⁴. Néanmoins, cette tentative d'analyse n'intègre peu voire pas du tout les points de vue des femmes autochtones sur l'enjeu extractiviste ni comment celles-ci s'impliquent dans la construction de ce mouvement transnational malgré leur réelle présence dans ces réseaux militants²¹⁵. Par ailleurs, le texte de Françoise Morin²¹⁶ exprime d'autant plus cette lacune qui sévit

²¹³ Svampa, « Néo-« développementisme » extractiviste, gouvernements et mouvements sociaux en Amérique latine », 114.

²¹⁴ Svampa, 115.

²¹⁵ Femmes Autochtones du Québec, « Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale «femmes en résistance face à l'extractivisme» ».

²¹⁶ Morin, « Les droits de la Terre-Mère et le bien vivre, ou les apports des peuples autochtones face à la détérioration de la planète ».

dans l'utilisation d'une approche classique en sciences sociales pour l'analyse des enjeux autochtones et environnementaux. Le texte de Morin vise à exposer le récit de la lutte des peuples autochtones pour intégrer les instances internationales comme l'ONU dans le domaine du droit international et de l'environnement. Morin souligne l'importance qu'occupent les Autochtones dans la recherche de solutions aux problèmes environnementaux comme l'extractivisme; des solutions qui seraient liées à leurs conceptions singulières de la nature. Conceptualisant les notions de *Buen Vivir* et de Terre Mère à partir des cas de la Bolivie et de l'Équateur, pays pionniers en matière de législation de normes inclusives pour les communautés autochtones²¹⁷, Morin démontre l'existence de réelles alternatives au modèle de développement économique et sociopolitique dominant, trop enraciné dans une lecture anthropocentrique et productiviste de la nature. La thèse de Morin semble donc affirmer que déconstruire les paradigmes dominants en intégrant davantage d'éléments constitutifs de la pensée autochtone est un fondement majeur dans la recherche de solutions face à la dégradation de l'environnement²¹⁸. Or, la principale limite du texte de Morin c'est qu'elle choisit une interprétation plus globale et homogène de la lutte environnementale autochtone, une valorisation de « l'identité globale autochtone »²¹⁹. Il n'est donc pas possible dans ce type de démonstration académique de saisir les spécificités et les différents points de vue des acteurs/actrices qui ont contribué à cette cause environnementale, plus encore il n'est pas possible d'analyser les potentiels rapports de pouvoir (genre, race, classe) qui s'y rattachent. Cette interprétation suscite par conséquent plusieurs questions d'ordre macro et surtout microsociologique²²⁰ concernant

²¹⁷ Morin, 337.

²¹⁸ Morin, 332.

²¹⁹ Morin, 325.

²²⁰ Bilge, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité ».

la place des femmes autochtones qui semble invisibilisée dans cette lutte internationale. Cette absence du militantisme féminin autochtone dans les deux exemples pourrait être justifiée par le fait que Svampa et Morin abordent le sujet à une échelle plus globale limitant donc la possibilité d'inclure certaines spécificités. Néanmoins, si l'on se penche sur une étude de cas à une échelle plus localisée, comme celle relevée dans le texte de Pierre Beaucage²²¹ portant sur l'extractivisme au Mexique, il y a également une invisibilisation de la résistance des femmes autochtones contre les compagnies minières. En effet, Beaucage rend compte de plusieurs luttes locales qu'ont menées des communautés autochtones du Mexique contre certaines compagnies minières notamment canadiennes. Abordant les stratégies d'action de ces communautés, Beaucage met en exergue les cas de Caballo Blanco, de Veracruz et de la Sierra Norte de Puebla afin d'illustrer comment la forte cohésion au sein de ces communautés a permis une résistance efficace et un élargissement des réseaux militants anti-extractivistes:

Les résidents n'hésiteront pas à combiner la tenue de forums et d'assemblées pour informer la population et prendre des décisions collectives [...] avec l'action directe : expulsion des mineurs, arrêts des bulldozers. Certains groupes s'associent à des chercheurs (biologistes, anthropologues, juristes) qui possèdent l'expertise requise par les instances gouvernementales et judiciaires.²²²

Même si Beaucage choisit un angle d'analyse qui visibilise l'agentivité des militant.e.s autochtones face aux projets extractifs, cet angle demeure trop uniformisé laissant dans l'ombre le rôle des femmes dans la résistance. Si l'on se réfère aux témoignages de la Rencontre internationale *Femmes en résistance face à l'extractivisme* tel qu'évoqué précédemment, on peut se demander comment ces femmes engagées dans la lutte sont

²²¹ Beaucage, « D'autres Plans Sud ».

²²² Beaucage, 52.

perçues par leurs communautés? Cette cohésion sociale soulevée par Beaucage est-elle spécifique à ces communautés ou bien existe-elle vraiment? Ces femmes vivent-elles des discriminations liées au genre et à la race? Obtiennent-elles les mêmes positions que leurs homologues masculins dans les réseaux militants anti-extractivistes? Si Beaucage avait inclus une perspective de genre voire une certaine lecture féministe décoloniale, peut-être que ces questionnements auraient pu être davantage élucidés. Ainsi, ces trois exemples de recherche portant sur les luttes environnementales et l'extractivisme en contexte autochtone, reflètent un réel manque de données sur l'implication militante des femmes que ce soit aux échelles internationales ou locales. Il est à se demander si ce manque de données pourrait être lié à l'interprétation possiblement eurocentrée de ces chercheurs/chercheuses vis-à-vis l'action militante autochtone : « La réalité autochtone nous apparaît principalement comme monolithique et univoque »²²³. Tel que soulevé précédemment, les femmes autochtones font face à des expériences relatives à l'arrivée d'une mine qui sont différentes de celles des hommes²²⁴. Il va donc de soi d'évoquer leurs points de vue et récits de vie vis-à-vis l'enjeu extractiviste. Comparer ces trois exemples avec d'autres recherches également portées par des universitaires allochtones, qui, pour leurs parts, tentent d'inclure une perspective décoloniale et de genre dans leurs études, démontre d'autant plus l'utilité de l'approche féministe décoloniale en ce qu'elle permet de complexifier l'analyse et la compréhension du sujet au sein et au-delà des sociétés

²²³ Lévesque, « D'ombre et de lumière », 72.

²²⁴ À noter par ailleurs, si l'on suit la logique intersectionnelle, que les femmes ne vivent pas toutes les mêmes expériences face à l'extractivisme. Ces expériences ne peuvent donc se résumer à une vision binaire entre d'un côté les expériences des hommes, de l'autre, celles des femmes. Par exemple, ces expériences voire conséquences peuvent varier selon l'âge, le statut social au sein et au dehors des communautés, le capital socioéconomique et politique, la vision du développement etc. Pour des contraintes d'espace, ce mémoire aborde donc principalement les oppressions liées au genre et à la race en contexte extractiviste. Je suis donc consciente des limites que sous-tendent ce choix d'analyse.

occidentales. En d'autres mots, valoriser le vécu de ces militantes au moyen de l'approche féministe décoloniale participerait d'une forme de justice épistémique envers les femmes autochtones, et contribuerait du même coup à déconstruire les canaux dominants de la recherche souvent eurocentrés²²⁵.

Les travaux de Catherine Delisle L'Heureux²²⁶, Marie-Josée Massicotte²²⁷ et Jules Falquet²²⁸ démontrent en contrepartie qu'il est tout à fait possible, même en tant que chercheur/chercheuse allochtone, d'étudier la résistance anti-extractiviste, par extension celle des femmes autochtones, sous un angle féministe décolonial. Entre autres, ces chercheuses tentent de se situer par rapport à leurs recherches, et d'impliquer activement les femmes autochtones dans le processus de construction de la connaissance, par exemple au moyen de nombreux témoignages directs. Avec une portée résolument militante, le texte de Jules Falquet sur le Guatemala pousse davantage cette implication épistémique dans l'optique de participer pleinement à décoloniser les canaux dominants de la connaissance : il vise seulement à traduire sous la forme d'entretien les propos de l'activiste Lorena Cabnal, d'origine Maya Q'eqchí'-xinka, afin de « revaloriser l'oralité, indienne notamment »²²⁹. L'objectif ici n'est donc pas de résumer en détails chacune de ces études de cas, mais d'examiner les outils d'analyse employés au sein de la démarche féministe décoloniale –

²²⁵ Kristie Dotson, « Conceptualiser l'oppression épistémique », *Recherches féministes* 31, n° 2 (2018): 9-34, <https://doi-org.proxy.bib.uottawa.ca/10.7202/1056239ar>.

²²⁶ Catherine Delisle L'Heureux, *Les voix politiques des femmes innues face à l'exploitation minière: voix politiques des femmes innues face à l'exploitation minière*, Peuples autochtones et enjeux contemporains 2 (Quebec: Presses de l'Université du Québec, 2018).

²²⁷ Massicotte, « La défense du territoire et la participation des femmes autochtones aux luttes anti-extractivisme au sud du Mexique ».

²²⁸ Jules Falquet, « « Corps-territoire et territoire-Terre » : le féminisme communautaire au Guatemala. Entretien avec Lorena Cabnal », *Cahiers du Genre* n° 59, n° 2 (24 novembre 2015): 73-89.

²²⁹ Falquet, 73.

les notions de *savoir situé*²³⁰ ou d'*intersectionnalité*²³¹ par exemple – qui permettent de saisir comment certaines femmes autochtones perçoivent et exercent la résistance anti-extractiviste dans différents contextes. Plus largement, s'il existe des ressemblances entre ces logiques d'action qui pourraient se traduire à une échelle d'action plus globale.

Tel que mentionné, l'industrie extractiviste est aussi présente dans le Nord global comme au Canada. La recherche de Delisle L'Heureux porte sur l'engagement des femmes innues des communautés d'Uashat, de Mani-Utenam et de Matimekush-Lac John au Québec. Grâce aux récits de vie de femmes qui se mobilisent en 2012 contre la construction du *barrage de la Romaine* par *Hydro-Québec* ainsi que le projet québécois du *Plan-Nord*²³², on y apprend que « la défense du territoire se présente avant tout comme une lutte pour préserver la capacité de transmettre la culture à leurs descendants »²³³. La défense du territoire aux yeux de ces femmes innues semble donc aller au-delà de l'aspect uniquement géographique. Tel que le soutient le témoignage d'une des femmes interviewées, ce discours concevant le territoire comme fondement identitaire s'inscrit dans un combat plus large que la résistance à l'exploitation minière en ciblant le colonialisme de l'État canadien comme étant à l'origine de ces oppressions liées au genre et à la race²³⁴ : « Tu vois où ça a commencé ? Ce n'est pas le Plan Nord. C'était enlever l'Innu du bois. Probablement déjà, ils disaient s'ils ne sont pas dans leur territoire on va être capable de faire des choses »²³⁵. Ce témoignage révèle donc en quelque sorte cette colonialité présente encore aujourd'hui

²³⁰ Zitouni, « With whose blood were my eyes crafted? (D.Haraway) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité ».

²³¹ Smith, *Conquest: Sexual Violence and American Indian Genocide*.

²³² Catherine Delisle L'Heureux, *Les Voix Politiques Des Femmes Innues Face à l'exploitation Minière* (Québec: Presses de l'Université du Québec, 2018).

²³³ Delisle L'Heureux, 157.

²³⁴ Delisle L'Heureux, 158.

²³⁵ Delisle L'Heureux, 82.

dans les rapports qu'entretient l'État canadien avec les communautés autochtones du pays²³⁶. Par ailleurs, pour plusieurs femmes innues interviewées, l'essence de leur engagement militant prend forme du fait de leur position sociale qui tend à rassembler leurs collectivités :

Celles-ci sont parfois liées à un discours panindien, tel que le lien les unissant à la terre mère, pour affirmer une responsabilité de protéger le territoire. D'autres discours, aussi panindiens, s'approprient certaines prophéties où la femme occupe un rôle central, pour donner sens à la forte mobilisation des femmes, vis-à-vis du Plan Nord ou dans le contexte d'Idle No More.²³⁷

Ce rôle particulier au sein de leurs communautés, qui se perpétue depuis plusieurs générations, permettrait à ces femmes « une grande connaissance des enjeux humains, environnementaux et de santé qui s'y définissent »²³⁸. Cette idée renvoie d'ailleurs à la notion de *savoir situé* telle qu'abordée ci-dessus²³⁹. L'implication anti-extractiviste des femmes innues s'est entre autres traduite par une grande marche de 1000 km de Mani-Utenam à Montréal afin de dénoncer ces projets d'exploitation et revendiquer la protection du territoire ancestral des Innuat²⁴⁰. En fait, pour Delisle L'Heureux, ces résistances menées par les femmes innues seraient au cœur d'une construction de *subjectivités politiques*. Ces femmes mettent de l'avant un projet social dans l'idée de reconfigurer les rapports sociaux hérités de la colonisation qui seraient nuisibles pour elles : « Cet arrangement sociétal vise quelque part à imaginer un autre lien social que celui orchestré

²³⁶ Justine Monette-Tremblay, « La Commission de vérité et réconciliation du Canada : une étude de la sublimation de la violence coloniale canadienne », *Revue québécoise de droit international* 31, n° 2 (2018): 103-42, <https://doi.org/10.7202/1068666ar>.

²³⁷ Delisle L'Heureux, *Les Voix Politiques Des Femmes Innues Face à l'exploitation Minière*, 158.

²³⁸ Delisle L'Heureux, 37.

²³⁹ Espínola, « Subjectivité et connaissance ».

²⁴⁰ Delisle L'Heureux, *Les Voix Politiques Des Femmes Innues Face à l'exploitation Minière*, 2.

par le colonialisme, qui a entre autres cristallisé certains rapports sociaux de domination basés sur le genre »²⁴¹.

Plus au sud, pour les femmes autochtones du village de Magdalena Teitipac au Mexique, tel que le soutient une femme interviewée par Massicotte, le rôle crucial qu'elles ont joué dans l'expulsion de la compagnie minière canadienne *Plata Real*²⁴² est justifié par le fait que « ce sont [leurs] familles et [leurs] enfants qui dépendent de la terre »²⁴³. Un second témoignage d'une femme du village exprime comment celles-ci ont rendu possible cette victoire :

Les hommes [...] n'arrivaient à aucune solution. Nous, les femmes, avons pris la décision de lutter contre la minière, de convoquer les enfants et les femmes âgées pour qu'elles viennent nous aider... grâce aux femmes, un peu grâce aux hommes, on a réussi à mettre la minière à la porte.²⁴⁴

Il est donc intéressant d'observer dans ce cas-ci, tout comme celui des femmes innues, que les femmes autochtones assument une position centrale dans la lutte pour le territoire et revendiquent cette position par leur rôle social au sein de leur communauté. Par ailleurs, les propos soulevés par une autre interviewée du village apportent un élément de compréhension sur les possibles retombées positives de cet engagement militant des femmes autochtones. En fait, tout comme plusieurs cas suscités, les femmes du village de Magdalena Teitipac subissent « le machisme et la violence »²⁴⁵ quotidienne de l'industrie extractiviste. La lutte propulsée par ces femmes semble donc s'étendre à des objectifs plus larges que le strict retrait de la mine²⁴⁶ : elles visent à déconstruire un système de rapports

²⁴¹ Delisle L'Heureux, 153.

²⁴² Massicotte, « La défense du territoire et la participation des femmes autochtones aux luttes anti-extractivisme au sud du Mexique », 82-83.

²⁴³ Massicotte, 83.

²⁴⁴ Massicotte, 83.

²⁴⁵ Massicotte, 83.

²⁴⁶ Massicotte, 88.

de pouvoir lié à la modernité et à la colonialité²⁴⁷. Par conséquent, grâce aux barrières qu'elles ont su dépasser par leur engagement anti-mine, les femmes autochtones du village de Magdalena Teitipac sont maintenant « davantage respectées » au sein et au-delà de leur communauté²⁴⁸. À l'échelle nationale par exemple, dans un contexte militant autochtone plus large, « le gouvernement mexicain exige désormais un minimum de participation des femmes au sein des autorités locales »²⁴⁹.

Plus au sud encore, au Guatemala, à partir de son vécu recueilli dans le texte de Falquet, Lorena Cabnal aborde l'enjeu extractiviste présent au sein du village de Xalapán. Elle est l'une des fondatrices de *l'association de femmes Amixmasaj* qui a pour but d'aider à améliorer les conditions sociales des femmes du village. En fait pour Cabnal, avec l'association « il s'agit de défendre le territoire-corps, face à différentes violences spécifiques que nous vivons en tant que femmes : les violences sexuelles et les féminicides »²⁵⁰. La création de cette association a d'ailleurs joué un rôle prépondérant dans l'autonomisation de la lutte des femmes autochtones du Guatemala et la valorisation de leurs savoirs : « à partir de 2010, nous avons créé notre propre communauté épistémique dans le mouvement féministe. Petit à petit, nous avons fait notre place »²⁵¹. En fait, cette association participerait d'un *féminisme communautaire* permettant aux femmes autochtones dans un contexte local ou transnational d'affirmer leurs identités politiques et culturelles issues d'une ontologie spécifique et propre à leurs communautés d'origine²⁵².

²⁴⁷ Lugones, « La colonialité du genre ».

²⁴⁸ Massicotte, « La défense du territoire et la participation des femmes autochtones aux luttes anti-extractivisme au sud du Mexique », 83.

²⁴⁹ Massicotte, 85.

²⁵⁰ Falquet, « « Corps-territoire et territoire-Terre » », 80.

²⁵¹ Falquet, 86.

²⁵² Falquet, 84.

En effet, la valorisation du *corps-territoire et du territoire-Terre* au sein du féminisme communautaire souligne le lien étroit qui existe entre les femmes et leurs rapports au territoire. Pour ces femmes autochtones, explique Cabnal, les femmes seraient les mieux positionnées pour défendre et préserver la terre puisqu'elles représentent le mieux le rapport entre territoire nourricier garant de la vie et rôle social et familial des femmes (l'expérience d'être femme), une forme de *privilège épistémique*²⁵³. Cette perspective soutenue par Cabnal rejoint d'ailleurs, dans une certaine mesure, celles évoquées ci-dessus par les femmes innues et par les femmes du village de Magdalena Teitipac. Dans la conception du féminisme communautaire, la protection du territoire est donc une analogie pour la protection du corps des femmes qui subissent à la fois une imbrication de plusieurs violences spécifiques notamment liées à l'héritage colonial patriarcal du développement extractiviste sur leur territoire : « ce sont surtout des femmes qui mettent leur corps en jeu et qui sont en première ligne contre la police, l'armée ou les groupes paramilitaires déployés pour occuper le territoire des futures mines ou barrages »²⁵⁴. Les propos de Cabnal évoquent finalement un rapport indissociable entre femmes, écologie et lutte politico-identitaire. En mentionnant la création de *l'association de femmes Amixmasaj*, ces propos permettent également d'observer par quels moyens certaines femmes autochtones vont chercher à autonomiser leur lutte, visibiliser leurs revendications spécifiques et donc créer de nouveaux imaginaires sociopolitiques.

Les démarches féministes décoloniales de ces trois chercheuses, qui étudient dans différents contextes les réalités extractivistes vécues par des femmes autochtones, se

²⁵³ Espínola, « Subjectivité et connaissance ».

²⁵⁴ Falquet, « « Corps-territoire et territoire-Terre » », 82.

rejoignent dans leur volonté d'analyser cet enjeu au regard de l'intersectionnalité et du savoir situé. Ainsi, ces recherches, malgré les spécificités locales propres aux cas étudiés, ont en commun de tenter de visibiliser, sur le terrain, les réalités et les onto-épistémologies qui animent l'engagement et les discours militants des femmes autochtones contre l'extractivisme. Conséquemment d'élargir les réseaux de la connaissance²⁵⁵. Dans l'optique d'élargir ces réseaux de la connaissance, la démarche féministe décoloniale donne lieu par ailleurs à comparer ces différents cas, ces différents savoirs situés de femmes en résistance entre eux. Ainsi, il est possible d'observer par exemple que les principales stratégies discursives véhiculées par les militantes autochtones s'élaborent autour d'un langage similaire. Le lien sacré entre femmes/territoire et souvent le caractère décolonial de leurs luttes sont des éléments de leurs discours qui facilitent la construction d'alliances entre communautés culturellement et géographiquement situées²⁵⁶ : « Nos problèmes sont similaires, nos solutions aussi »²⁵⁷. Ces discours valorisent notamment certains principes liés à l'*écoféminisme*²⁵⁸, au *Buen vivir*²⁵⁹ ou encore à la *Pachamama* (Terre Mère)²⁶⁰. Des principes, comme l'a soulevé Delisle L'Heureux, qui se rattachent à un discours *panindien*²⁶¹. Ces études de cas illustrent par ailleurs que les discours de plusieurs militantes autochtones en contexte de défense du territoire priorisent dans l'ensemble

²⁵⁵ Falquet et Flores Espínola, « Introduction », 24.

²⁵⁶ Marie-France Labrecque, « La transnationalisation des mouvements féministes dans les Amériques. Quelle est la place des femmes autochtones? », *Revue internationale sur l'Autochtonie*, n° 3 (2011): 18-28.

²⁵⁷ Paroles d'une femme autochtone de la Turquie. Citation tirée de Femmes Autochtones du Québec, « Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale «femmes en résistance face à l'extractivisme» », 31.

²⁵⁸ Catherine Larrère, « La nature a-t-elle un genre ? Variétés d'écoféminisme », *Cahiers du Genre* n° 59, n° 2 (24 novembre 2015): 103-25.

²⁵⁹ Cécile Collinge et Juan-Luis Klein, « Les femmes et l'approche du Buen Vivir en Bolivie : entre l'absence et l'émergence », *Revue Interventions économiques*, n° 64 (15 avril 2020), <https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.10469>.

²⁶⁰ Franck Poupeau, « La Bolivie entre Pachamama et modèle extractiviste », *Ecologie politique* N° 46, n° 1 (14 mars 2013): 109-19.

²⁶¹ Delisle L'Heureux, *Les Voix Politiques Des Femmes Innues Face à l'exploitation Minière*, 158.

l'identité collective autochtone, leurs appartenances à leurs peuples et à la terre, avant leurs identités individuelles de femmes²⁶². Elles visent donc souvent à se détacher des canaux féministes dominants²⁶³ afin de lutter « contre un État colonial et capitaliste qui bafoue leurs droits et leur autonomie »²⁶⁴. Cette conception de l'action militante fait d'ailleurs écho à la notion de *Motherwork* qui perçoit la résistance des femmes autochtones comme s'organisant autour de « modèles sociaux préconquêtes égalitaires »²⁶⁵ ainsi que sur leur conception de leurs responsabilités et devoirs en tant que membre d'une communauté²⁶⁶. Si l'on revient aux mobilisations des femmes autochtones mayas²⁶⁷ ou bien des femmes autochtones du Canada²⁶⁸ contre les *lois coloniales*, abordées dans la précédente section de ce mémoire, il est possible de constater que certaines revendications militantes sont partagées au-delà du contexte extractiviste, ciblant globalement la domination coloniale et le modèle patriarcal des États : « les femmes autochtones veulent revenir à un âge d'or d'égalité hommes-femmes dans leurs nations, qui a été détruit par l'imposition colonialiste du système patriarcal »²⁶⁹.

Tout compte fait, même s'il existe des similitudes entre ces résistances pouvant être soulevées par l'approche féministe décoloniale, il faut souligner que chacune de ces résistances demeure singulière²⁷⁰. Il y a donc certainement une variation dans les

²⁶² Massicotte, « La défense du territoire et la participation des femmes autochtones aux luttes anti-extractivisme au sud du Mexique », 77.

²⁶³ Léger et Hudon, « Femmes autochtones en mouvement ».

²⁶⁴ Massicotte, « La défense du territoire et la participation des femmes autochtones aux luttes anti-extractivisme au sud du Mexique », 77.

²⁶⁵ Delisle L'Heureux, *Les voix politiques des femmes innues face à l'exploitation minière*, 15.

²⁶⁶ Delisle L'Heureux, 15.

²⁶⁷ Cumes, « La cosmovision maya et le patriarcat ».

²⁶⁸ Arnaud, « Féminisme autochtone militant ».

²⁶⁹ Arnaud, 213.

²⁷⁰ Massicotte, « La défense du territoire et la participation des femmes autochtones aux luttes anti-extractivisme au sud du Mexique », 84.

revendications des femmes autochtones et dans les stratégies qu'elles emploient. Tantôt elles souhaitent davantage s'impliquer au sein de réseaux militants mixtes ou alors, comme l'a exemplifié Lorena Cabnal avec le féminisme communautaire au Guatemala, elles élaborent leurs propres réseaux de lutte et revendiquent une autonomie. Ces trois exemples de recherche féministe décoloniale révèlent finalement que l'implication militante des femmes autochtones à la défense de leurs territoires (re)configurent les rapports sociaux pour (re)construire de nouvelles subjectivités politiques en dehors des logiques coloniales et patriarcales²⁷¹.

Des limites à cette résistance féminine autochtone?

Néanmoins, malgré cette possibilité qu'amène le féminisme décolonial à mieux comprendre les rôles militants anti-extractivistes des femmes autochtones, tels que démontré par les trois précédents exemples, cette approche doit éviter une lecture trop essentialiste des motifs qui poussent ces femmes à se mobiliser et à tisser des liens de solidarité au travers cette résistance. Par exemple, en résumant strictement cet engagement local et/ou international par le lien qu'entretiennent les femmes autochtones avec la terre ou par leur devoir maternel²⁷². Les comparaisons entre réalités locales sont certes légitimes puisqu'il existe visiblement des ressemblances entre les discours et les stratégies de ces militantes, mais ces comparaisons portées par la démarche féministe décoloniale doivent se méfier des conclusions potentiellement homogènes qu'elles peuvent amener²⁷³. En effet,

²⁷¹ Peñafiel, « Récits et subjectivations politiques intersectionnelles transversales ».

²⁷² Je me réfère à l'utilisation d'une telle approche par des chercheurs/chercheuses venant d'un contexte occidental.

²⁷³ Grieco, « Le « genre » du développement minier », 104.

dans la comparaison effectuée précédemment entre les travaux de Delisle L'Heureux, Massicotte et Falquet, il semble que ce soit les motifs et discours orientés vers la maternité ou le lien avec la terre qui unissent ces femmes dans la résistance. En fait, si l'on se penche sur la contribution de Kyra Grieco qui étudie la résistance anti-extractiviste au Pérou, on prend connaissance des limites que peut engendrer une telle interprétation du militantisme féminin autochtone. Pour Grieco, expliquer de manière générale l'engagement anti-extractiviste des femmes comme relevant « de leur nature maternelle »²⁷⁴ réduirait cet engagement « à une expression instinctive et émotionnelle »²⁷⁵ seulement :

D'une part, ce discours maternaliste d'altruisme et d'abnégation occulte les difficultés et les limites réelles de leur militantisme ainsi que les hiérarchies de genre dans la sphère militante [...]. D'autre part, il homogénéise la diversité des participantes, parmi lesquelles se trouvent des jeunes femmes célibataires et des femmes plus âgées sans enfant, des religieuses, des transsexuelles et des lesbiennes, qui n'ont d'autre choix que de se saisir de cette identité essentialisée (la femme est ici identifiée à la mère) pour se légitimer à la fois vis-à-vis de leurs alliés au sein du mouvement et de leurs adversaires politiques à l'extérieur de celui-ci.²⁷⁶

Comme le soutient Grieco, le féminisme décolonial doit donc éviter d'essentialiser d'idéaliser ou de mythifier cet engagement puisqu'il existe de réels obstacles pour ces femmes tout au long de leurs parcours militants. Si l'on se réfère au concept d'intersectionnalité théorisé dans le contexte autochtone par Andrea Smith, les difficultés évoquées par Grieco – comme les hiérarchies de genre dans la sphère militante - peuvent découler des structures sociopolitiques héritées de la colonisation²⁷⁷. La lecture eurocentrée des rapports sociaux de genre - structure d'ailleurs promue par cette

²⁷⁴ Grieco, 104.

²⁷⁵ Grieco, 104.

²⁷⁶ Grieco, 104.

²⁷⁷ Smith, *Conquest: Sexual Violence and American Indian Genocide*.

modernité/colonialité²⁷⁸ - peut parfois être intériorisée au sein même des mouvements militants autochtones, et devenir un frein à l'agentivité des femmes autochtones qui s'y joignent²⁷⁹. Pour revenir à l'exemple du Pérou de Kyra Grieco, si l'engagement des femmes autochtones dans les mouvements de résistance amène dans certains cas des gains sociaux, il engendre cependant une plus grande charge mentale et de travail pour ces militantes: une *triple charge* relative au « travail de production, de reproduction et de militance »²⁸⁰. Cette *division sexuelle du travail militant* est conséquemment plus lourde pour ces femmes autochtones, qui contrairement à leurs homologues masculins, doivent exécuter davantage de tâches considérées comme féminines. Selon plusieurs témoignages directs de militantes, les tâches féminines porteraient entre autres sur :

La préparation de la nourriture pour les manifestants qui implique donc une activité de récolte supplémentaire voire la diminution des denrées familiales de la femme au profit du groupe, l'organisation et le maintien des espaces communs durant les mobilisations, le soin des blessés après les affrontements, soit in fine leurs tâches productives et reproductives individuelles et/ou familiales.²⁸¹

À partir du parcours politique militant d'une de ces femmes, Nuria, on y apprend que cette surcharge de travail liée au genre se vit encore plus lourdement pour celles « qui n'ont pas beaucoup des moyens économiques et/ou de soutiens de leurs familles »²⁸². Utiliser une perspective de genre intersectionnelle comme le fait Grieco dans ce cas-ci permet d'aller plus en profondeur dans les dynamiques microsociales²⁸³, et de révéler certaines réalités voire certaines limites propres à l'implication des femmes autochtones : par exemple un

²⁷⁸ Grosfoguel, « Les implications des altérités épistémiques dans la redefinition du capitalisme global », 2006.

²⁷⁹ Grieco, « Le « genre » du développement minier ».

²⁸⁰ Grieco, 103-4.

²⁸¹ Grieco, 103.

²⁸² Grieco, 104.

²⁸³ Bilge, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité ».

discours trop homogénéisant qui omet la pluralité des femmes ou bien une hiérarchie de genre au sein des mobilisations autochtones. La contribution intersectionnelle de Grieco visibilise donc comment le genre peut aussi être isolé comme forme unique d’oppression et engendrer des rapports de pouvoir qui auraient passés autrement inaperçus²⁸⁴. Comparer par exemple le travail de Grieco avec celui de Pierre Beaucage²⁸⁵, présenté précédemment, illustre d’autant plus les zones d’ombre laissées par ce dernier quant aux dynamiques internes des résistances autochtones, renforçant du même coup la légitimité des questions soulevées à l’égard de sa contribution: cette cohésion sociale évoquée par Beaucage est-elle spécifique à ces communautés du Mexique ou bien existe-elle vraiment? Ces femmes vivent-elles des discriminations liées au genre et à la race? Obtiennent-elles les mêmes positions que leurs homologues masculins dans les réseaux militants anti-extractivistes?

Par ailleurs, dans le même ordre d’idées, la recherche de Stéphanie Guyon²⁸⁶ portant sur le militantisme et le rôle politique des femmes autochtones de Guyane française contribue aussi, tout comme Grieco, à visibiliser certaines limites à cet engagement. Misant tout comme les travaux de Delisle L’Heureux, Massicotte, Falquet et Grieco sur une certaine démarche féministe décoloniale, Guyon s’intéresse aux rapports sociaux de genre existant dans les mouvements militants autochtones dont ceux liés à l’extractivisme en Guyane française. L’analyse intersectionnelle que choisit Guyon pour étudier la colonialité par extension la colonialité du genre présente en Guyane, permet de comprendre que les effets de cette colonialité varient selon les groupes d’appartenance autochtone, mais aussi varient

²⁸⁴ Hudon, « L’autonomie comme demande centrale du mouvement des femmes autochtones au Mexique au cours des années 90 », 147.

²⁸⁵ Beaucage, « D’autres Plans Sud ».

²⁸⁶ Stéphanie Guyon, « Militer dans le mouvement amérindien en Guyane française », in *Le sexe du militantisme*, Académique (Presses de Sciences Po, 2009), 277-97.

selon le genre. Le processus de colonisation serait donc à l'origine de structures sociales et politiques toujours en place au sein des nations autochtones. Ces structures pouvant être un frein à l'agentivité des femmes qui souhaitent intégrer la vie politique et militante de ce pays²⁸⁷. En effet, en Guyane française, il y aurait une forme de domination des hommes de la nation kali'na dans l'espace militant et politique autochtone affectant du même coup les formes d'implication des femmes autochtones. Tout comme le cas du Pérou²⁸⁸, au sein même des mouvements de résistance autochtone de Guyane, se structurent des rapports de pouvoir liés au genre, créant par conséquent une division sexuelle du travail militant²⁸⁹. Cette division étant basée sur une conception eurocentrée des rapports sociaux de genre amenée par la colonisation²⁹⁰. En effet, dû à leur contact plus précoce avec la colonisation française, les Kali'na ont subi plus rapidement les programmes de francisation²⁹¹, nettement marqués par des valeurs européennes androcentriques et patriarcales²⁹². Du fait de leur capital social et scolaire plus élevé, les hommes leaders kali'na se donnent très tôt un rôle pédagogue auprès des autres communautés autochtones de Guyane, ce qui va nécessairement structurer le mouvement militant autochtone à leur avantage²⁹³. Ainsi, par une enquête menée auprès de femmes autochtones de diverses nations, Guyon démontre que celles-ci auront davantage tendance à s'impliquer à l'échelle locale du fait de leur politisation et de leur ascension sociale qui diffèrent historiquement de celles des

²⁸⁷ Guyon.

²⁸⁸ Grieco, « Le « genre » du développement minier ».

²⁸⁹ Guyon, « Militer dans le mouvement amérindien en Guyane française », 291.

²⁹⁰ Lugones, « La colonialité du genre ».

²⁹¹ Gérard Collomb, « Une « citoyenneté » kali'na? Constructions citoyennes, affirmations identitaires, jeux de niveau en Guyane française », *Citizenship Studies* 15, n° 8 (1 décembre 2011): 982, <https://doi.org/10.1080/13621025.2011.627763>.

²⁹² Catherine Delisle L'Heureux, « Résistances, féminismes et décolonisation autochtones », in *Les voix politiques des femmes innues face à l'exploitation minière*, Presses de l'Université du Québec (Québec, 2006), 11.

²⁹³ Guyon, « Militer dans le mouvement amérindien en Guyane française », 281.

hommes²⁹⁴. Si elles sont plus présentes que les hommes dans le militantisme à l'échelle locale, il n'en demeure pas moins qu'aux échelles nationale et internationale ces femmes autochtones de Guyane sont quasi-absentes. En effet, le « fonctionnement institutionnel de la FOAG [Fédération des organisations autochtones de Guyane] discrimine toujours les non-kali'na et les femmes »²⁹⁵ qui sont évincées de toute responsabilité politique et écartées des forums internationaux²⁹⁶. Au même titre par exemple que le cas des femmes mayas abordé par Aura Cumes²⁹⁷ ou bien celui des femmes autochtones du Canada et la *Loi sur les Indiens*²⁹⁸, la colonisation de la Guyane française est à l'origine d'une restructuration des rapports sociaux de genre au sein des nations autochtones qui discrimine encore à ce jour les femmes de ces nations. L'exemple du travail de Guyon et par extension celui de Grieco démontrent donc comment une démarche féministe intersectionnelle voire décoloniale peut aussi être utile pour mieux saisir le processus sociohistorique colonial - et ses nuances locales - à l'origine des réalités actuelles que vivent ces femmes autochtones. Ces exemples évoquent finalement, au-delà des spécificités locales, certaines barrières structurelles similaires -comme celle du genre - qui limitent l'agentivité militante des femmes autochtones.

Tout compte fait, les travaux présentés ci-dessus qui optent pour une démarche féministe décoloniale reflètent comment des chercheurs/chercheuses allochtones peuvent contribuer à la recherche de solutions face aux discriminations vécues par les femmes

²⁹⁴ Guyon, « Militer dans le mouvement amérindien en Guyane française ».

²⁹⁵ Guyon, 294.

²⁹⁶ Guyon, 294.

²⁹⁷ Cumes, « La cosmovision maya et le patriarcat ».

²⁹⁸ Arnaud, « Féminisme autochtone militant ».

autochtones; plus largement encore au processus de décolonisation de la recherche.

Comme l’a soulevé précédemment Emma LaRocque, il faut garder à l’esprit que :

La responsabilité de faire le ménage dans les vestiges hérités de l’époque coloniale [...] relève d’abord du colonisateur. Les fils et les filles de ce dernier ont besoin, encore plus que nous, de démontrer les *construits* hérités de la colonisation.²⁹⁹

Visibilisés à travers la démarche de recherche féministe décoloniale, ces parcours croisés de résistantes autochtones d’Abya Yala, que l’on retrouve dans ces travaux, reflètent l’existence d’expériences concrètes, variées et complexes en ce qui a trait à la mobilisation anti-extractiviste. Bref, s’intéresser aux voix de ces femmes en lutte, aux moyens qu’elles utilisent pour s’impliquer ou encore aux obstacles qu’elles affrontent, ouvre de nouveaux horizons épistémiques et sociopolitiques profitables pour l’ensemble des sociétés autochtones comme allochtones.

²⁹⁹ LaRocque, « Décoloniser les postcoloniaux », 194-95.

2.3- Au-delà des frontières de la colonialité : réflexion sur l'identité et l'action militante des femmes autochtones

Afin de tisser des liens globaux³⁰⁰ entre les expériences de résistance féminine autochtone tout en évitant certains pièges essentialistes, comme ceux évoqués par Grieco, l'approche féministe décoloniale gagnerait à démontrer que la *praxis* militante anti-extractiviste des femmes autochtones contre les formes d'oppression qu'elles vivent, participe d'un processus de *subjectivation politique*. C'est-à-dire « un processus de reconfiguration du rapport à soi qui engage une liberté ou une autonomie vis-à-vis des normes, des assignations, des ancrages sociaux, et qui suppose la genèse d'un collectif porteur d'un conflit »³⁰¹. Une démarche d'ailleurs, tel que mentionné ci-dessus, qui se reflète dans la recherche de Delisle L'Heureux lorsqu'elle explique comment l'engagement des femmes innues crée de nouvelles subjectivités politiques³⁰². De manière générale, ces subjectivations politiques ont en commun de se construire sur un ressenti négatif lié aux réalités extractivistes :

[elle] exige la reconnaissance d'une série de positions qui ne sont pas liées entre elles de manière « positive » ou « identitaire », mais en fonction d'un « mépris social » [...] ou d'une « négation » commune par un ordre symbolique [...] dans lequel elles n'existaient pas.³⁰³

Conceptualiser sous cet angle, l'action militante de ces femmes et les solidarités qu'elles tissent entre elles, doivent être perçues comme plurielles, variables et ne relevant donc pas

³⁰⁰ Je souhaite réfléchir à certaines similitudes qui poussent les femmes autochtones à se rassembler sous une bannière commune. Ces liens globaux ne visent donc pas à représenter le militantisme de ces femmes comme étant monolithique ou absolu.

³⁰¹ Federico Tarragoni, « Du rapport de la subjectivation politique au monde social. », *Raisons politiques* N° 62, n° 2 (22 juin 2016): 127.

³⁰² Delisle L'Heureux, *Les Voix Politiques Des Femmes Innues Face à l'exploitation Minière*, 153.

³⁰³ Peñafiel, « Récits et subjectivations politiques intersectionnelles transversales », 27.

d'un engagement *naturel*³⁰⁴. Cette interprétation relative au processus de subjectivation politique permet de mieux rendre compte de l'agentivité de ces militantes en élargissant l'éventail des réalités situées de celles-ci. Une manière de contribuer au projet de justice socio-épistémique³⁰⁵ pour Naomie Léonard qui s'intéresse aux militantes du Costa Rica :

Les mobilisations de femmes autochtones émergent en tant qu'espaces entre structures et agentivité produisant un contexte spécifique de significations, d'actions et de réflexions dans la reproduction du pouvoir social [...]. En effet, les perspectives de femmes autochtones révèlent les systèmes de domination qui participent à la formation des interactions entre les femmes et la terre, l'environnement, la communauté et le processus de création de connaissances...³⁰⁶

Afin de rendre justice à l'agentivité militante de ces femmes et donc au caractère vivant et variable de cet engagement, il faut aussi reconnaître la valeur performative de l'identité qui joue un rôle central dans le choix des discours et stratégies de mobilisation. C'est d'ailleurs ce que LaRocque soulève dans la précédente section de ce mémoire concernant la lecture décoloniale qui justement s'intéresse à la construction des identités³⁰⁷. En fait, Judith Butler théorise cette *performativité identitaire* par le fait que l'identité se construirait : « le sujet se construit et se reconstruit sans cesse, se reconditionnant en prenant appui sur ses mécanismes à lui mais aussi sur ceux de l'Autre : autre genre, autre race ou autre culture »³⁰⁸. Ainsi, par cette notion de performativité, il est possible de mieux comprendre ce qui motivent les femmes autochtones à tisser une solidarité au travers leur résistance à l'extractivisme et de s'unir par un discours commun relatif à la terre et à leur rôle social.

³⁰⁴ Grieco, « Le « genre » du développement minier ».

³⁰⁵ Espínola, « Subjectivité et connaissance ».

³⁰⁶ Naomie Léonard, «Somos mujeres indígenas porque vivimos aquí.»: Le rôle de la territorialité dans les mobilisations de femmes autochtones au Costa Rica », *Recherches féministes* 32, n° 2 (2019): 98, <https://doi.org/10.7202/1068341ar>.

³⁰⁷ LaRocque, « Décoloniser les postcoloniaux », 197.

³⁰⁸ Josette Féral, « De la performance à la performativité », *Communications* n° 92, n° 1 (24 juillet 2013): 215.

Par la connaissance de certaines réalités similaires au-delà de leurs échelles d'action - comme l'ont d'ailleurs soulevé les précédents exemples - ces militantes cherchent des stratégies effectives ailleurs afin de les appliquer et de les adapter à leurs luttes spécifiques³⁰⁹ : « Parfois, on ne reconnaît pas ce qu'on fait jusqu'au moment où on le voit se refléter chez les autres »³¹⁰. De ce fait, partageant certaines réalités structurelles, matérielles et politiques similaires en contexte extractiviste, tel qu'abordé précédemment, ces militantes s'organisent pour porter une lutte commune conjuguant femme et autochtonie au-delà des frontières imposées par la colonisation : « Nous vivons des luttes semblables et nous pouvons partager cette solidarité. La moitié du ciel appartient aux femmes, alors que peut-on faire à part se battre pour un monde meilleur? »³¹¹. Par le fait même, ces processus de subjectivation politique vécus et performés par ces militantes contribuent à élargir les frontières dominantes du *sujet* politique et de la citoyenneté³¹² :

Les féministes indigènes ont fait émerger de nouvelles résistances globales contre l'exploitation capitaliste, le patriarcat, le racisme néocolonial, [...] en participant aux nouveaux mouvements sociaux.³¹³

Cet élargissement des frontières normatives (imaginaires, politiques, identitaires), participe notamment d'une stratégie de *Scale-jumping*, à savoir la capacité pour ces militantes autochtones de mobiliser l'ensemble des échelles d'action politique afin de remettre en

³⁰⁹ Louis Gaudreau, « L'action locale à l'ère de la « glocalisation » : les limites du développement territorial intégré », *Nouvelles pratiques sociales* 26, n° 1 (2013): 166, <https://doi-org.proxy.bib.uottawa.ca/10.7202/1024986ar>.

³¹⁰ Témoignage d'une femme autochtone du Canada tiré de :

Femmes Autochtones du Québec, « Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale « femmes en résistance face à l'extractivisme » », 29.

³¹¹ Témoignage anonyme d'une militante tiré de : Femmes Autochtones du Québec, 27.

³¹² Umut Erel, « Rendre visible l'activisme des femmes migrantes », *Cahiers du Genre* n° 51, n° 2 (23 décembre 2011): 135-54.

³¹³ Marie Scot, « Les nouveaux débats féministes », *Pouvoirs* N° 173, n° 2 (30 juin 2020): 109.

question non seulement les projets extractivistes qui menacent leurs modes de vie, mais aussi les paradigmes et consensus nationaux et internationaux qui les animent³¹⁴ :

Ce sont des femmes qui réaffirment et qui veulent reprendre leur place dans le débat, dans les espaces décisifs, dans les communautés [...]. Elles veulent reprendre le pouvoir qu'elles ont perdu après que le patriarcat ait été imposé dans les sociétés autochtones et s'y soit implanté.³¹⁵

Malgré ces limites, notamment liées à un potentiel délaissement des luttes locales au profit de l'international, le *Scale-jumping* permet de mettre en lumière la capacité des femmes autochtones à transcender les échelles de gouvernance imposées par la colonisation et de s'opposer à ces structures aliénantes³¹⁶. En bref, ce réseau militant féminin autochtone transfrontalier est variable, mixte ou non-mixte, allant de rencontres sporadiques à l'élaboration d'organisations transnationales. Les rencontres méso-américaines du *Forum des Amériques*³¹⁷ ou bien les colloques internationaux comme celui de 2018 à Montréal, *Femmes en résistance face à l'extractivisme*³¹⁸, créent un espace de discussion alimenté par diverses femmes autochtones actrices de la résistance. Cet espace devient alors un outil transversal pour l'élaboration de partenariats entre différent.e.s acteurs/actrices autochtones et/ou allochtones opposé.e.s aux actions dévastatrices des compagnies minières³¹⁹. Ces rencontres sont un moyen pour les femmes autochtones, malgré leurs

³¹⁴ Julie Tomiak, « Unsettling Ottawa: Settler Colonialism, Indigenous Resistance, and the Politics of Scale », *Canadian Journal of Urban Research* 25, n° 1 (2016): 8-.

³¹⁵ Propos de Widia Larivière, militante féministe autochtone d'origine anichinabée lors d'un entretien. Tirés de :

Karine Gentelet, « Idle No More: Identité Autochtone Actuelle, Solidarité et Justice Sociale : Entrevue avec Melissa Mollen Dupuis et Widia Larivière », *Nouvelles Pratiques Sociales*, vol. 27, n° 1 (2014), 14.

³¹⁶ Tomiak, « Unsettling Ottawa », 13.

³¹⁷ Relié au *Forum social mondial*, le *Forum des Amériques* organise des rencontres internationales contre les effets pervers du néolibéralisme à l'encontre des populations locales. Pour en savoir plus :

Jules Falquet, « Violences contre les femmes et (dé)colonisation du « territoire-corps ». De la guerre à l'extractivisme néolibéral au Guatemala », in *Le genre globalisé : mobilisations, cadres d'actions, savoirs*, par Delphine Lacombe et Ioana Cirstocea, PUR, 2017, 81-101.

³¹⁸ Sabrina Théorêt Jardon, « Femmes en résistance face à l'extractivisme », *Relations*, n° 798 (2018): 9-10.

³¹⁹ Théorêt Jardon, 10.

différences culturelles, d'actualiser leurs forces, de valider la légitimité de leurs combats quotidiens devenus visibles pour la communauté internationale. Comme l'exprime un témoignage recueilli lors de cette rencontre *Femmes en résistance face à l'extractivisme* : « Il faut être capable de voir le côté positif : cette rencontre est une preuve que l'exploitation génère de la résistance et de la solidarité »³²⁰. Ce cadre de lutte globale se traduit également par la création de réseaux spécifiques. Par exemple, le *Réseau continental des femmes autochtones des Amériques* (*Enlace continental de mujeres indígenas*) joue également un rôle prépondérant dans la visibilisation des enjeux autochtones féminins³²¹. Cette organisation rassemblant « l'Initiative indigène pour la paix (IIP), le Réseau intercontinental des femmes autochtones (RIFA), et le Forum International des femmes autochtones (FIFA) »³²² a permis de mettre en place en 2002 au Mexique le 1^{er} Sommet des femmes autochtones des Amériques³²³. Il est par ailleurs incontournable de mentionner l'importance qu'a eu le mouvement *Idle No More* (INM) dans la visibilisation de la cause globale des femmes autochtones. Porté d'abord par des femmes autochtones du Canada voulant dénoncer des projets d'exploitation sur leurs territoires, *Idle No More* est devenu rapidement un cri du cœur pour de nombreuses femmes autochtones partout dans le monde³²⁴. Les revendications unificatrices axées sur la décolonisation et la valorisation de l'agentivité des femmes ont permis une forte identification au mouvement. En effet, si l'on s'intéresse aux propos d'une des porte-paroles d'INM au Québec, Melissa Mollen Dupuis,

³²⁰ Femmes Autochtones du Québec, « Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale «femmes en résistance face à l'extractivisme» », 30.

³²¹ Labrecque, « La transnationalisation des mouvements féministes dans les Amériques. Quelle est la place des femmes autochtones? », 25.

³²² Labrecque, 25.

³²³ Labrecque, 25.

³²⁴ Karine Gentelet, « Idle No More : identité autochtone actuelle, solidarité et justice sociale : Entrevue avec Melissa Mollen Dupuis et Widia Larivière », *Nouvelles pratiques sociales* 27, n° 1 (2014): 7-21, <https://doi.org/10.7202/1033615ar>.

d'origine innue, on remarque que ce mouvement affiche un discours féministe décolonial qui cristallise un long processus de résistance à la colonisation, mais également rend centrale la place des femmes dans cette résistance : « quand ça va mal, les Premières Nations se mobilisent, mais quand ça va vraiment mal, c'est les femmes des Premières Nations qui se mobilisent »³²⁵. En fait, pour Sonja John, les revendications d'INM coïncideraient avec les quatre dimensions de la colonialité du pouvoir évoquées par Quijano³²⁶. Ces revendications porteraient sur la réappropriation par les communautés autochtones du contrôle de la force de travail et de leurs autorités politiques, de leurs territoires, de leur genre et de leur sexualité, de leurs subjectivités et de leurs savoirs³²⁷. INM est donc un exemple des possibilités qu'offre l'engagement des femmes autochtones à une échelle plus globale, continuant et renforçant ce processus de reconfiguration des mentalités et des structures collectives liées à la colonialité. Pour cette militante, Melissa Mollen Dupuis, le mouvement INM et les actrices de la résistance décoloniale comme Ellen Gabriel ont eu un réel impact sur son parcours personnel :

J'ai compris qu'on pouvait être femme, intellectuelle, activiste et autochtone tout à la fois. Aujourd'hui, elle incarne la possibilité d'une pensée militante au quotidien, urgence après urgence, sans obéir au moindre mot d'ordre, animée simplement par le désir de protéger nos terres.³²⁸

L'expérience de Mollen Dupuis reflète donc le rôle central que revêt l'action militante des femmes autochtones dans la (re)construction de nouvelles subjectivités politiques. À l'échelle individuelle ou bien collective, cette mobilisation crée de nouveaux imaginaires,

³²⁵ [24•60] *Les femmes autochtones durant la crise ferroviaire*, consulté le 17 avril 2020, https://www.youtube.com/watch?v=HHZNQH_4dBw.

³²⁶ Sonja John, « Idle No More - Indigenous Activism and Feminism », *Theory in Action* 8, n° 4 (2015): 38-54, <http://dx.doi.org.proxy.bib.uottawa.ca/10.3798/tia.1937-0237.15022>.

³²⁷ John, 42.

³²⁸ Walter, « Ellen Gabriel, la lutte des terres » <https://www.terraeco.net/Elle-Gabriel-la-lutte-des-terres,63265.html>.

de nouvelles possibilités de performer et de (re)construire son identité (culturelle, de genre, politique etc.). Tout compte fait, cet aperçu des réseaux, rencontres et mouvements sociaux initiés par et pour les femmes autochtones, exprime que l'agentivité de ces femmes est bien réelle : elle transcende cette image coloniale stéréotypée à la fois raciste et sexiste de la femme autochtone *passive et victimisée* ³²⁹.

Par ailleurs, considérer les femmes autochtones comme de véritables actrices au regard du féminisme décolonial entraîne une nécessaire évaluation de la notion de tradition et d'identité performative. Ainsi, comme l'ont soulevé les principales critiques liées à la modernité/colonialité, les femmes autochtones entretiendraient un rapport complexe avec l'Autochtonie qui ne pourrait se résumer qu'à de simples dichotomies imposées par le projet *civilisationnel* de l'Occident : d'un côté modernité/tradition, de l'autre individualité/collectivité³³⁰. En effet, cette vision déterministe de l'Occident limite les femmes autochtones à une identité collective qui sert tour à tour à les renvoyer soit à un archaïsme ou soit à nier leur authenticité sous prétexte d'acculturation liée à la modernité³³¹. Or, tel que mentionné précédemment, ce que l'approche féministe décoloniale souhaite mettre en exergue c'est que les identités autochtones et leurs mécanismes d'affirmation relèvent plutôt d'une dynamique performative en fonction des besoins et intérêts des femmes autochtones, transcendant donc les cadres imposés par l'Occident³³². Conséquemment, tantôt ces actrices dans leurs discours peuvent mobiliser

³²⁹ Isabelle St-Amand, « Retour sur la crise d'Oka : l'histoire derrière les barricades », *Liberté* 51, n° 4 (2010): 81-93.

³³⁰ Michèle Ollivier, Andrea Martinez, et Association canadienne-française pour l'avancement des sciences Congrès, *La tension tradition-modernité: construits socioculturels de femmes autochtones, francophones et migrantes* (University of Ottawa Press, 2001).

³³¹ John Borrows, *Freedom and Indigenous Constitutionalism*, University of Toronto Press (Toronto, 2016), <https://utorontopress.com/ca/freedom-and-indigenous-constitutionalism-4>.

³³² Borrows.

plutôt l'identité individuelle que collective, ou bien tantôt valoriser davantage les outils modernes et/ou à l'inverse la tradition. Il y a donc une réelle mobilité discursive des militantes autochtones en fonction de leurs besoins. Comme soulevé par Grieco, on ne peut donc résumer ou légitimer cette résistance que par un engagement *naturel* du fait d'être mère ou garante du territoire³³³. Par exemple, au Canada, cette ambiguïté entre tradition/modernité, sphère publique/privée ou bien droits collectifs/individuels a été palpable lors des débats concernant la *Charte canadienne des droits et libertés* de 1982. Pour certaines communautés autochtones, ces débats ont cristallisé de vives tensions internes concernant la question des femmes :

Ainsi, une certaine rhétorique nationaliste autochtone considère l'application de la charte sur les autochtones comme étant l'imposition d'un code de valeurs axé sur un individualisme d'origine étrangère tenant du colonialisme. En contrepartie, des femmes autochtones jugent que la charte constitue un rempart assurant la protection de leurs droits contre certaines dérives potentielles de l'éventuelle revalorisation de principes traditionnels qui pourraient contrevenir à l'égalité entre les sexes.³³⁴

Ce cas révèle donc que les femmes autochtones cherchent à dépasser et déconstruire les normes héritées de la colonisation, transcendant simultanément les discours de leurs communautés et ceux de l'État, dans l'objectif de mettre en lumière les différentes aliénations qu'elles peuvent subir en fonction de l'identité qu'elles performant, celles de femme et Autochtone³³⁵. Ainsi, si les militantes autochtones performant leur résistance anti-extractiviste, il est à se demander par exemple si certaines d'entre elles folklorisent peut-être davantage leurs discours – avec ces éléments reliés à la maternité et au territoire

³³³ Grieco, « Le « genre » du développement minier ».

³³⁴ Jean-Olivier Roy, « Primordialisme et construction nationale chez les nations autochtones contemporaines », *Philosophiques* 39, n° 2 (2012): 377, <https://doi.org/10.7202/1013691ar>.

³³⁵ Hudon, « L'autonomie comme demande centrale du mouvement des femmes autochtones au Mexique au cours des années 90 », 147.

- à des fins de gains sociopolitiques, une forme d'*essentialisme stratégique* pour Gayatri Chakravorty Spivak. En effet, l'essentialisme stratégique se réfère à « un usage stratégique de l'essentialisme positiviste à des fins politiques clairement visibles »³³⁶. Par conséquent, lorsqu'utilisé de manière « tactique et délibérée »³³⁷ l'essentialisation, voire la valorisation de certaines caractéristiques souvent culturelles propres à un groupe par ses membres, peut être légitime³³⁸.

Finalement, avec l'idée de performativité identitaire, l'intérêt ici est de démontrer que l'approche féministe décoloniale – même utilisée par des chercheurs/chercheuses autochtones - n'a pas vocation à essentialiser ni maintenir les femmes autochtones, militantes ou non, dans un imaginaire folklorisant ou un discours figé. Elle ne se limite donc pas à représenter les femmes autochtones comme ayant nécessairement un lien avec la protection du territoire, même si elle le visible. En fait, le féminisme décolonial cherche plutôt à illustrer ce caractère vivant, complexe et dynamique que supposent leurs agentivités, et donc comment ces femmes autochtones déconstruisent les stéréotypes associés à la modernité occidentale et participent à l'évolution des rapports sociaux³³⁹. En fin de compte, qu'elles tendent vers des discours davantage axés sur la modernité ou bien sur la tradition, ou même encore davantage axés sur la collectivité ou bien l'individualité, les femmes autochtones en résistance contre l'extractivisme répondent et s'opposent tout simplement à des injustices perpétuées à leur égard depuis plusieurs siècles. Elles cherchent

³³⁶ Gayatri Chakravorty Spivak, *The Spivak Reader: Selected Works of Gayatri Chakravorty Spivak*, éd. par D. Landry et G. MacLean, Routledge (Londres et New York, 1996), 214.

³³⁷ Deepika Bahri, « Le féminisme dans/et le postcolonialisme », in *Genre, postcolonialisme et diversité de mouvements de femmes*, éd. par Christine Verschuur, Cahiers genre et développement (Genève: Graduate Institute Publications, 2018), para. 24, <http://books.openedition.org/iheid/5859>.

³³⁸ Bahri, para. 24.

³³⁹ Hudon, « L'autonomie comme demande centrale du mouvement des femmes autochtones au Mexique au cours des années 90 », 145.

à rendre vivante les interprétations qu'elles font de l'Autochtonie et de la subjectivité, une forme d'actualisation de la tradition³⁴⁰. Comme le soulève la poétesse équatorienne Jennie Carrasco Molina³⁴¹, les chemins militants choisis par les femmes autochtones, plus largement ceux des femmes racisées d'Abya Yala, reflètent finalement la diversité qu'elles composent:

Des femmes musiciennes, des femmes qui créent et écrivent, dansent et tissent, cuisinent et font fonctionner leur communauté. Des femmes qui enseignent et qui introduisent la poésie dans leur vie. Des femmes qui sont pleinement engagées dans le changement, les luttes, les solutions.³⁴²

³⁴⁰ Martin, *De la banquise au congélateur: mondialisation et culture au Nunavik*.

³⁴¹ MDGfund, « Équateur: Des mots pour faire tomber les barrières raciales », MDG Fund, consulté le 16 avril 2021, <http://www.mdgfund.org/fr/node/2798>.

³⁴² MDGfund.

Conclusion

Au terme de ce mémoire, il a été question d'étudier la résistance des femmes autochtones d'Abya Yala contre l'extractivisme au regard de l'approche féministe décoloniale. Ce mémoire se voulait en premier lieu un outil de synthèse pour simplifier et mieux comprendre les différents aspects du féminisme décolonial. En effet, au travers une revue de littérature critique comparée, ce mémoire a démontré comment une recherche qui mobilise l'approche féministe décoloniale permet de mieux expliquer les inégalités et les rapports de pouvoir que peuvent expérimenter les femmes autochtones d'Abya Yala en contexte extractiviste. Plus encore, les balises onto-épistémologiques de cette approche rendent centrale la visibilisation accordée à l'agentivité de ces actrices. En fait, notamment par la comparaison entre des recherches plus classiques en sciences sociales et des recherches adoptant une perspective féministe décoloniale, ce mémoire a voulu démontrer la nécessité actuelle du féminisme décolonial en ce qu'il permet une analyse plus approfondie du sujet, dans ce cas-ci l'extractivisme minier. En effet, si l'on se réfère aux recherches féministes décoloniales recensées dans ce mémoire, les notions de *savoir situé*, de *colonialité du genre* et d'*intersectionnalité* au cœur du prisme d'analyse féministe décolonial, sont un moyen de décentrer certaines approches dominantes de la recherche (eurocentrées, androcentriques/patriarcales) en ce qu'elles tentent de visibiliser l'imbrication de la race, du genre et des classes sociales dans la structuration des rapports de pouvoir. Cette revue de littérature a permis également d'affirmer qu'il est tout à fait possible pour des chercheurs/chercheuses allochtones d'utiliser une démarche de recherche féministe décoloniale. En fait, *iels* ont aussi la responsabilité de participer au processus de décolonisation de la recherche, plus largement des sociétés occidentales.

En mobilisant ces notions d'analyse féministe décoloniale présentées dans la première partie de ce mémoire, il a été question dans la seconde partie d'étudier comment les femmes autochtones vivent l'arrivée d'une mine. Grâce à de nombreux témoignages de femmes et à des parcours croisés de militantes anti-extractivistes, il a été possible de mieux saisir comment les structures – patriarcat et colonialisme – derrière l'industrie extractiviste engendrent des réalités voire des barrières spécifiques pour les femmes autochtones. Avec l'analyse intersectionnelle et la colonialité du genre, on comprend que l'identité de genre (femme) et de race (autochtone) sont à l'origine de discriminations ciblées sur les femmes autochtones qui peuvent se traduire parfois au sein même de leurs communautés. Malgré ces limites structurelles, plusieurs femmes choisissent de s'impliquer afin de défendre leurs communautés et leurs territoires. La comparaison des parcours croisés de militantes a permis d'observer certaines similitudes dans les mécanismes et discours employés pour résister. Si l'approche féministe décoloniale permet une telle comparaison afin d'enrichir la compréhension de cette résistance ou encore étudier l'existence d'une lutte globale, elle doit néanmoins être consciente et répondre aux potentiels biais qu'elle peut apporter : essentialisation, mythification ou homogénéisation de ces résistances.

Face à ces potentiels biais, ce mémoire propose de lire l'action militante de ces actrices en la concevant comme un processus de subjectivation politique pluriel. Dans cette interprétation, ces résistantes autochtones performant leurs identités que ce soit lorsqu'elles créent des alliances transfrontalières ou bien dans le type de revendications qu'elles affichent. Le féminisme décolonial doit ainsi être mesure de rendre justice à la diversité que sous-tendent ces parcours militants au travers Abya Yala.

In fine, en démontrant que l'approche féministe décoloniale vient combler les lacunes laissées par d'autres approches dominantes en recherche et donc rend mieux justice épistémique à ces femmes autochtones, ce mémoire suggère l'utilisation d'une telle approche à une échelle plus large encore. En fait, la recherche universitaire n'est qu'une seule dimension parmi tant d'autres à décoloniser dans les sociétés modernes. Il faut réussir à transcender les silos de l'université, chercher à dialoguer ensemble. Le féminisme décolonial n'est donc pas qu'une théorie ou une méthodologie. C'est un projet de justice sociale pour l'ensemble des sociétés, un nouveau mode de vie :

« *Redonne-moi mon histoire, que je te l'enseigne !* »³⁴³

Natasha Kanapé Fontaine

³⁴³ Wightman, « De la poétique à la politique autochtone », 15.

Annexe

Annexe 1 :

Extrait des pages 6 à 8 du « Chapitre 1 : Contexte de la Déclaration » . Tiré de

Organisation des Nations Unies. « La Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones : Un manuel à l'intention des institutions nationales des droits de l'homme », 2013. https://www.ohchr.org/Documents/Publications/UNDRIPManualForNHRIs_fr.pdf.

2. QUI SONT LES PEUPLES AUTOCHTONES ?

Un certain nombre d'études ont été consacrées, au sein des instances internationales, à la définition du concept de « peuples autochtones ».²⁴ Les peuples autochtones se sont opposés à l'adoption d'une définition officielle applicable au plan international, en soulignant qu'il était nécessaire de faire preuve de souplesse et de respecter le désir et le droit de chaque peuple autochtone de se définir eux-mêmes. Tenant compte de cette position, Mme Erica Daes, ancienne Présidente-Rapporteuse du Groupe de travail sur les populations autochtones, a noté que « les peuples autochtones ont souffert des définitions qui leur ont été imposées par d'autres ».²⁵

De ce fait, aucune définition officielle n'a été adoptée dans le droit international. Une stricte définition n'est considérée comme ni nécessaire, ni souhaitable.

L'Étude Martinez Cobo fournit la « définition de travail » des peuples autochtones la plus fréquemment citée :

Par communautés, populations et nations autochtones, il faut entendre celles qui, liées par une continuité historique avec les sociétés antérieures à l'invasion et avec les sociétés précoloniales qui se sont développées sur leurs territoires, se jugent distinctes des autres éléments des sociétés qui dominent à présent sur leurs territoires ou parties de ces territoires. Ce sont aujourd'hui des

22 « When Indigenous Peoples Win, The Whole World Wins: Address to the United Nations Human Rights Council on the 60th Anniversary of the Universal Declaration on Human Rights » in *Making the Declaration Work : The United Nations Declaration on the Rights of Indigenous Peoples*, C. Charters et R. Stavenhagen (éd.) (2009), p. 374.

23 Secrétaire général des Nations Unies, « Protect, promote endangered languages, Secretary-General urges in message for international Day of World's Indigenous Peoples », 23 juillet 2008 ; disponible à l'adresse suivante : <http://www.un.org/News/Press/docs/2008/sgsm11715.doc.htm>

24 Document de travail du Président-Rapporteur, Mme Erica-Irene A. Daes, sur la notion de «peuple autochtone» (E/CN.4/Sub.2/AC.4/1996/2), par. 68. Voir également le document de travail préparé par le Secrétariat de l'Instance permanente des Nations Unies sur les questions autochtones (PFI/2004/WS.1/3).

25 Note de la Présidente-Rapporteuse sur les critères qui pourraient être appliqués lors de l'examen de la notion de peuples autochtones (E/CN.4/Sub.2/AC.4/1995/3), p. 4.

*éléments non dominants de la société et elles sont déterminées à conserver, développer et transmettre aux générations futures les territoires de leurs ancêtres et leur identité ethnique qui constituent la base de la continuité de leur existence en tant que peuple, conformément à leurs propres modèles culturels, à leurs institutions sociales et à leurs systèmes juridiques.*²⁶

Elle note également qu'une personne autochtone est :

*... la personne qui appartient à une population autochtone par auto-identification (conscience de groupe) et qui est reconnue et acceptée par cette population en tant que l'un de ses membres (acceptation par le groupe). Cela laisse aux communautés autochtones le droit et le pouvoir souverain de décider quels sont leurs membres, sans ingérence extérieure.*²⁷

Selon la Convention de l'OIT n° 169, les peuples autochtones sont des descendants de populations « qui habitaient le pays, ou une région géographique à laquelle appartient le pays, à l'époque de la conquête ou de la colonisation ou de l'établissement des frontières actuelles de l'Etat » et qui « conservent leurs institutions sociales, économiques, culturelles et politiques propres ou certaines d'entre elles ».²⁸

Bien qu'elle n'ait pas fourni de définition, la Présidente-Rapporteuse du Groupe de travail sur les populations autochtones a dressé la liste des facteurs suivants qui ont été considérés comme utiles à la compréhension de la notion d'« autochtone » :

- a) L'antériorité s'agissant de l'occupation et de l'utilisation d'un territoire donné ;
- b) Le maintien volontaire d'un particularisme culturel qui peut se manifester par certains aspects de la langue, une organisation sociale, des valeurs religieuses ou spirituelles, des modes de production, des lois ou des institutions ;
- c) Le sentiment d'appartenance à un groupe, ainsi que la reconnaissance par d'autres groupes ou par les autorités nationales en tant que collectivité distincte ; et
- d) Le fait d'avoir été soumis, marginalisé, dépossédé, exclu ou victime de discrimination, que cela soit ou non encore le cas.²⁹

La Présidente-Rapporteuse a souligné que ces facteurs ne constituent pas et ne peuvent pas constituer une définition exhaustive, qu'il n'est peut être pas souhaitable d'en déduire une définition plus précise des peuples autochtones mais qu'il est préférable de faire en sorte que, dans la pratique, il existe une possibilité d'évolution raisonnable et une spécificité régionale de la notion d'« autochtone ».³⁰

Le débat sur la définition des peuples autochtones s'est souvent focalisé sur les peuples africains et asiatiques. Dans le contexte asiatique, on entend généralement par « peuples autochtones » des groupes culturels distincts, tels que les « Adivasi », les « peuples tribaux », les « tribus montagnardes » ou les « tribus répertoriées », alors qu'en Afrique, certains peuples autochtones sont appelés « peuples pastoraux », « groupes vulnérables » ou « chasseurs-cueilleurs ». En Afrique, on affirme souvent que tous les peuples africains sont des peuples autochtones d'Afrique. Ceci a fait l'objet d'un débat au sein du Groupe de travail d'experts sur les peuples/communautés autochtones en Afrique qui a noté qu'une approche moderne devrait accorder « moins d'importance aux précédentes définitions, axées sur l'appartenance à la population autochtone, » et être centrée sur :

- 1) l'auto-identification en tant qu'autochtone et que peuple nettement différent des autres groupes vivant dans un État ;
- 2) l'attachement spécial à leurs terres traditionnelles et l'utilisation de ces terres en vertu desquels leurs terres et territoires ancestraux revêtent une importance fondamentale pour leur survie collective – physique et culturelle – en tant que peuples ;

26 E/CN.4/Sub.2/1986/7/Add.4, par. 379.

27 Ibid, par. 381 et 382.

28 Article 1(1).

29 E/CN.4/Sub.2/AC.4/1996/2, par. 69.

30 Ibid., par. 70.

- 3) les expériences d'assujettissement, de marginalisation, de dépossession, d'exclusion ou de discrimination en raison de leurs cultures, façons de vivre ou modes de production différents du modèle dominant.³¹

Il n'existe donc aucune définition universellement admise des peuples autochtones. Bien que le débat ne soit pas clos, le critère principal de l'auto-identification en tant qu'expression du droit à l'auto-détermination des peuples autochtones est aujourd'hui largement reconnu.

*La Commission africaine des droits de l'homme et des peuples convient que les Endorois se considèrent eux-mêmes comme un peuple distinct, partageant une histoire, une culture et une religion communes. La Commission africaine se réjouit que les Endorois soient un « peuple », statut les autorisant à bénéficier des dispositions de la Charte africaine qui protège les droits collectifs. La Commission africaine estime que les violations présumées de la Charte africaine sont celles qui s'attaquent aux droits fondamentaux des autochtones, notamment au droit de préserver leur identité grâce à leur identification aux terres ancestrales.*³²

Ceci a été réaffirmé dans la Déclaration. L'article 33 stipule que « les peuples autochtones ont le droit de décider de leur propre identité ou appartenance conformément à leurs coutumes et traditions ». La Convention de l'OIT n° 169 affirme également que le sentiment d'appartenance indigène est un « critère fondamental pour déterminer les groupes³³ » qui sont autochtones.

Il est important que la compréhension de l'auto-identification informe la pratique des INDH. Cela est particulièrement important dans les États où les gouvernements ne reconnaissent pas les revendications légitimes d'un peuple se considérant lui-même comme autochtone. Au-delà de la controverse autour des questions relatives à la définition, il est indispensable de prendre en compte les problèmes liés aux droits de l'homme auxquels sont confrontés les peuples autochtones. La deuxième partie du présent Manuel donne des exemples d'implications d'INDH dans des situations où des gouvernements ne respectent pas les droits des peuples autochtones ou ne reconnaissent pas l'existence de peuples autochtones. L'absence d'une définition officielle ne doit pas constituer un obstacle à la résolution des problèmes liés aux droits de l'homme affectant les peuples autochtones.

Bibliographie

- [24•60] *Les femmes autochtones durant la crise ferroviaire*. Consulté le 17 avril 2020.
https://www.youtube.com/watch?v=HHZNQH_4dBw.
- Andrade, Luis Martínez. « « Biocolonialité du pouvoir » et mouvements sociaux en Amérique latine ». *Ecologie politique* N° 55, n° 2 (2017): 153-64.
- Arnaud, Aurélie. « Féminisme autochtone militant : Quel féminisme pour quelle militance? » *Nouvelles pratiques sociales* 27, n° 1 (2014): 211-22.
<https://doi.org/10.7202/1033627ar>.
- Bahri, Deepika. « Le féminisme dans/et le postcolonialisme ». In *Genre, postcolonialisme et diversité de mouvements de femmes*, édité par Christine Verschuur, 27-54. Cahiers genre et développement. Genève: Graduate Institute Publications, 2018.
<http://books.openedition.org/iheid/5859>.
- Beaucage, Pierre. « D'autres Plans Sud: Les compagnies minières canadiennes au Mexique et la résistance populaire ». *Possibles* 39, n° 1 (2015): 40-55.
- Beck, Ulrich. « Redéfinir le pouvoir à l'âge de la mondialisation : huit thèses ». *Le Debat* n° 125, n° 3 (2003): 75-84.
- Bednik, Anna. « Conflits, chocs et résiliences ». *Mouvements* n° 75, n° 3 (16 septembre 2013): 44-52.
- . « La grande frontière ». *Ecologie politique* N° 59, n° 2 (2019): 29-40.
- Berthelot-Raffard, Agnès. « L'inclusion du Black feminism dans la philosophie politique : une approche féministe de la décolonisation des savoirs ». *Recherches féministes* 31, n° 2 (2018): 107-24. <https://doi.org/10.7202/1056244ar>.
- Betasamosake Simpson, Leanne. « Chapitre deux: théoriser la résurgence depuis l'intérieur de la pensée Nishnaabe ». In *Danser sur le dos de notre tortue*, pp.37-56, 2018.
- Bilge, Sirma. « Théorisations féministes de l'intersectionnalité ». *Diogene* n° 225, n° 1 (2009): 70-88.
- Boidin, Capucine, et Fátima Hurtado López. « La philosophie de la libération et le courant décolonial ». *Cahiers des Amériques latines*, n° 62 (31 décembre 2009): 17-22.
- Bolla, Luisina. « Genre, sexe et théorie décoloniale : débats autour du patriarcat et défis contemporains ». *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, n° 23 (1 septembre 2019): 136-69.

- Borrows, John. *Freedom and Indigenous Constitutionalism*. University of Toronto Press. Toronto, 2016. <https://utorontopress.com/ca/freedom-and-indigenous-constitutionalism-4>.
- Bourguignon Rougier, Claude. « Colonialité de genre ». In *Un dictionnaire décolonial: Perspectives depuis Abya Yala Afro Latino America*, Éditions science et bien Commun. Québec. Consulté le 20 juillet 2021. <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/colonialite/chapter/colonialite-de-genre/>.
- . « Décoloniser l'écologie ». *Revue d'Études Décoloniales*, 2020. <https://reseaudecolonial.org/2020/11/11/decoloniser-lecologie/>.
- . « Entretien avec Ramón Grosfoguel ». *Revue d'études décoloniales*, n° 1 (2016): 18.
- Carleton, Sean. « The legacy of 'Oka' and the future of Indigenous resistance: in dialogue with Ellen Gabriel ». *Canadian Dimension*, 9 juillet 2018. <https://canadiandimension.com/articles/view/the-legacy-of-oka-and-the-future-of-indigenous-resistance>.
- Collinge, Cécile, et Juan-Luis Klein. « Les femmes et l'approche du Buen Vivir en Bolivie : entre l'absence et l'émergence ». *Revue Interventions économiques*, n° 64 (15 avril 2020). <https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.10469>.
- Collins, Patricia Hill. « On violence, intersectionality and transversal politics ». *Ethnic and Racial Studies* 40, n° 9 (15 juillet 2017): 1460-73. <https://doi.org/10.1080/01419870.2017.1317827>.
- Collomb, Gérard. « Une « citoyenneté » kali'na? Constructions citoyennes, affirmations identitaires, jeux de niveau en Guyane française ». *Citizenship Studies* 15, n° 8 (1 décembre 2011): 981-91. <https://doi.org/10.1080/13621025.2011.627763>.
- Côté, Isabelle. « Théorie postcoloniale, décolonisation et colonialisme de peuplement : quelques repères pour la recherche en français au Canada ». *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* 31, n° 1 (2019): 25-42. <https://doi.org/10.7202/1059124ar>.
- Crenshaw, Kimberle. *Critical Race Theory: The Key Writings That Formed the Movement*. New York: The New Press, 1995.
- Cumes, Aura. « La cosmovision maya et le patriarcat : une interprétation critique ». *Recherches féministes* 30, n° 1 (2017): 47-59. <https://doi.org/10.7202/1040974ar>.
- Daza, Stephanie L., et Eve Tuck. « De/colonizing, (Post)(Anti)Colonial, and Indigenous Education, Studies, and Theories ». *Educational Studies* 50, n° 4 (4 juillet 2014): 307-12. <https://doi.org/10.1080/00131946.2014.929918>.

Dechaufour, Laetitia. « Introduction au féminisme postcolonial ». *Nouvelles Questions Féministes* Vol. 27, n° 2 (2008): 99-110.

———. « Introduction au féminisme postcolonial et genèse de ce courant ». *Nouvelles Questions Féministes* 27, n° 2 (2008): 99-110.

Dei, George J. Sefa, et Alireza Asgharzadeh. « The Power of Social Theory: The Anti-Colonial Discursive Framework ». *The Journal of Educational Thought (JET) / Revue de la Pensée Éducative* 35, n° 3 (2001): 297-323.

Delisle L'Heureux, Catherine. *Les Voix Politiques Des Femmes Innues Face à l'exploitation Minière*. Quebec: Presses de l'Université du Québec, 2018.

———. *Les voix politiques des femmes innues face à l'exploitation minière: voix politiques des femmes innues face à l'exploitation minière*. Peuples autochtones et enjeux contemporains 2. Quebec: Presses de l'Université du Québec, 2018.

———. « Résistances, féminismes et décolonisation autochtones ». In *Les voix politiques des femmes innues face à l'exploitation minière*, Presses de l'Université du Québec., pp.7-23. Québec, 2006.

Deonandan, Kalowatie, Rebecca Tatham, et Brennan Field. « Indigenous women's anti-mining activism: a gendered analysis of the El Estor struggle in Guatemala ». *Gender & Development* 25, n° 3 (2 septembre 2017): 405-19. <https://doi.org/10.1080/13552074.2017.1379779>.

Descarries, Francine. « Les études féministes : contribution à la déconstruction des savoirs dominants et à la réappropriation des espaces privés et publics ». In *Femmes, printemps arabes et revendications citoyennes*, édité par Gaëlle Gillot et Andrea Martinez, 27-41. Objectifs Suds. Marseille: IRD Éditions, 2017. <http://books.openedition.org/irdeditions/8694>.

Dotson, Kristie. « Conceptualiser l'oppression épistémique ». *Recherches féministes* 31, n° 2 (2018): 9-34. <https://doi-org.proxy.bib.uottawa.ca/10.7202/1056239ar>.

Elenes, C. Alejandra. « Chicana Feminist Narratives and the Politics of the Self ». *Frontiers: A Journal of Women Studies* 21, n° 3 (2000): 105-23. <https://doi.org/10.2307/3347113>.

Erel, Umut. « Rendre visible l'activisme des femmes migrantes ». *Cahiers du Genre* n° 51, n° 2 (23 décembre 2011): 135-54.

Espínola, Artemisa Flores. « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du 'point de vue' ». *Cahiers du Genre* n° 53, n° 2 (2012): 99-120.

- Essyad, Anouk. « Feminist Studies : Decolonial and postcolonial approaches : a dialogue ». *Nouvelles Questions Feministes* Vol. 37, n° 1 (22 mai 2018): 170-75.
- Falquet, Jules. « « Corps-territoire et territoire-Terre » : le féminisme communautaire au Guatemala. Entretien avec Lorena Cabnal ». *Cahiers du Genre* n° 59, n° 2 (24 novembre 2015): 73-89.
- . « Violences contre les femmes et (dé)colonisation du « territoire-corps ». De la guerre à l'extractivisme néolibéral au Guatemala ». In *Le genre globalisé : mobilisations, cadres d'actions, savoirs*, par Delphine Lacombe et Ioana Cirstocea, 81-101, PUR., 2017.
- Falquet, Jules, et Artemisa Flores Espínola. « Introduction ». *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, n° 23 (1 septembre 2019): 6-45.
- Femenías, María Luisa. « Épistémologies du Sud : lectures critiques du féminisme décolonial ». *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, n° 23 (1 septembre 2019): 118-35.
- Femmes Autochtones du Québec. « Analyse des enjeux soulevés lors de la rencontre internationale «femmes en résistance face à l'extractivisme» ». Montréal: Femmes Autochtones du Québec, 27 avril 2018. <https://www.faq-qnw.org/wp-content/uploads/2018/09/2018.09.27-FINAL-Analyse-des-enjeux-soulev%C3%A9s-lors-de-la-Rencontre-internationale-Femmes-en-r%C3%A9sistance-face-%C3%A0-l'extractivisme.pdf>.
- Féral, Josette. « De la performance à la performativité ». *Communications* n° 92, n° 1 (24 juillet 2013): 205-18.
- Fidolini, Vulca. « L'hétéronormativité ». In *Manuel indocile de sciences sociales*, La Découverte., 798-804. Hors collection Sciences Humaines, 2019. <http://www.cairn.info/manuel-indocile-de-sciences-sociales--9782348045691-page-798.htm>.
- García, Fernando. « Équateur : mouvement indigène et participation (1990-2007) ». *Outre-Terre* n° 18, n° 1 (2007): 295-308.
- Gasquet, Béatrice de. « Que fait le féminisme au regard de l'ethnographe ?. La réflexivité sur le genre comme connaissance située ». *SociologieS*, 2015.
- Gaudichaud, Franck. « Ressources minières, « extractivisme » et développement en Amérique latine : perspectives critiques ». *IdeAs. Idées d'Amériques*, n° 8 (13 décembre 2016). <https://doi.org/10.4000/ideas.1684>.

- Gaudreau, Louis. « L'action locale à l'ère de la « glocalisation » : les limites du développement territorial intégré ». *Nouvelles pratiques sociales* 26, n° 1 (2013): 165-81. <https://doi-org.proxy.bib.uottawa.ca/10.7202/1024986ar>.
- Gentelet, Karine. « Idle No More : identité autochtone actuelle, solidarité et justice sociale : Entrevue avec Melissa Mollen Dupuis et Widia Larivière ». *Nouvelles pratiques sociales* 27, n° 1 (2014): 7-21. <https://doi.org/10.7202/1033615ar>.
- . « Idle No More: Identité Autochtone Actuelle, Solidarité et Justice Sociale : Entrevue avec Melissa Mollen Dupuis et Widia Larivière ». *Nouvelles Pratiques Sociales* 27, n° 1 (2014): 7-21.
- Astraea Lesbian Foundation For Justice. « GLEFAS- Grupo Latinoamericano De Estudios, Formacion Y Accion Feminista ». Consulté le 16 août 2021. <https://www.astraeafoundation.org/stories/glefas-grupo-latinoamericano-de-estudios-formacion-y-accion-feminista/>.
- Gordon, Todd, et Jeffery R. Webber. *Blood of Extraction: Canadian Imperialism in Latin America*. Fernwood Publishing., 2016.
- Grieco, Kyra. « Le « genre » du développement minier : maternalisme et extractivisme, entre complémentarité et contestation ». *Cahiers des Amériques latines*, n° 82 (13 décembre 2016): 95-111. <https://doi.org/10.4000/cal.4351>.
- Grosfoguel, Ramón. « Les implications des altérités épistémiques dans la redefinition du capitalisme global ». *Multitudes* no 26, n° 3 (2006): 51-74.
- . « Les implications des altérités épistémiques dans la redefinition du capitalisme global ». *Multitudes* no 26, n° 3 (1 décembre 2006): 51-74.
- Guilhaumou, Jacques. « Autour du concept d'agentivité ». *Rives méditerranéennes*, n° 41 (29 février 2012): 25-34.
- Guyon, Stéphanie. « Militer dans le mouvement amérindien en Guyane française ». In *Le sexe du militantisme*, 277-97. Académique. Presses de Sciences Po, 2009.
- Hernández Castillo, Rosalva. « L'activisme et l'anthropologie juridique féministe au Mexique ». *Recherches féministes* 30, n° 1 (2017): 81-100. <https://doi.org/10.7202/1040976ar>.
- Hudon, Anahi Morales. « L'autonomie comme demande centrale du mouvement des femmes autochtones au Mexique au cours des années 90 ». *Recherches féministes* 24, n° 2 (22 décembre 2011): 135-54.

- John, Sonja. « Idle No More - Indigenous Activism and Feminism ». *Theory in Action* 8, n° 4 (2015): 38-54. <http://dx.doi.org.proxy.bib.uottawa.ca/10.3798/tia.1937-0237.15022>.
- Kanapé Fontaine, Natasha. *Bleuets et abricots*. Mémoire d'encrier., 2016.
- Kian, Azadeh. « Introduction : genre et perspectives post/dé-coloniales ». *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, n° 17 (1 janvier 2010): 7-17.
- Labrecque, Marie-France. « La transnationalisation des mouvements féministes dans les Amériques. Quelle est la place des femmes autochtones? » *Revue internationale sur l'Autochtonie*, n° 3 (2011): 18-28.
- Langlois, Denis. « Résistances novatrices de peuples autochtones face au pillage de leurs territoires et de leurs ressources en Amérique latine ». *Recherches amérindiennes au Québec* 44, n° 2-3 (2014): 143-52. <https://doi.org/10.7202/1030975ar>.
- Langlois, Marie-Dominik. « Mouvement identitaire autochtone et mines : le peuple xinka et sa résistance à l'exploitation minière dans le sud-est du Guatemala ». Maîtrise en Sciences Politiques, UQAM, 2016. <http://archipel.uqam.ca/id/eprint/8897>.
- LaRocque, Emma. « Décoloniser les postcoloniaux ». In *Nous sommes des histoires: réflexions sur la littérature autochtone*, par Marie-Hélène Jeannotte, Jonathan Lamy, et Isabelle St-Amand, p.193-206, Mémoire d'encrier. Montréal, 2018.
- Larrère, Catherine. « La nature a-t-elle un genre ? Variétés d'écoféminisme ». *Cahiers du Genre* n° 59, n° 2 (24 novembre 2015): 103-25.
- Larsen, Peter Bille. « La « nouvelle loi de la jungle » : développement, droits des peuples autochtones et Convention 169 de l'OIT en Amérique latine ». *International Development Policy | Revue internationale de politique de développement*, n° 7.1 (2 février 2016). <http://journals.openedition.org/poldev/2467>.
- Le Gallo, Sklaerenn, et Mélanie Millette. « Se positionner comme chercheuses au prisme des luttes intersectionnelles : décentrer la notion d'allié.e pour prendre en compte les personnes concernées ». *Genre, sexualité & société*, n° 22 (16 décembre 2019). <http://journals.openedition.org/gss/6006>.
- Le Robert dico en ligne. « Allochtone ». In *Dictionnaire Le Robert en ligne*, s. d. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/allochtone>.
- Lefevre, Sebastien. « Afro Abya Yala ». In *Un dictionnaire décolonial: Perspectives depuis Abya Yala Afro Latino America*, Éditions science et bien Commun. Québec. Consulté le 20 juillet 2021. <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/colonialite/chapter/afro-abya-yala/>.

- Léger, Marie, et Anahi Morales Hudon. « Femmes autochtones en mouvement : fragments de décolonisation ». *Recherches Feministes* 30, n° 1 (2017): 3-13.
- Leguizamón, Amalia. « The Gendered Dimensions of Resource Extractivism in Argentina's Soy Boom ». *Latin American Perspectives* 46, n° 2 (2018): 199-216. <https://doi.org/10.1177/0094582x18781346>.
- Léonard, Naomie. « «Somos mujeres indígenas porque vivimos aquí.»: Le rôle de la territorialité dans les mobilisations de femmes autochtones au Costa Rica ». *Recherches féministes* 32, n° 2 (2019): 95-110. <https://doi.org/10.7202/1068341ar>.
- Lévesque, Carole. « D'ombre et de lumière : l'Association des femmes autochtones du Québec ». *Nouvelles pratiques sociales* 3, n° 2 (1990): 71-83. <https://doi-org.proxy.bib.uottawa.ca/10.7202/301090ar>.
- Lugones, María. « La colonialité du genre ». *Les cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, n° 23 (1 septembre 2019): 46-89.
- Martin, Hélène, et Patricia Roux. « Recherches féministes sur l'imbrication des rapports de pouvoir : une contribution à la décolonisation des savoirs ». *Nouvelles Questions Feministes* Vol. 34, n° 1 (17 juin 2015): 4-13.
- Martin, Thibault. *De la banquise au congélateur: mondialisation et culture au Nunavik*. Les presses de l'Université Laval. sociologie contemporaine. Québec, 2003.
- . « Pour une sociologie de l'autochtonisme ». In *Autochtonies : vues de France et du Québec*, par Marie Salün, Thibault Martin, et Natacha Gagné, Les Presses de L'Université Laval. Québec, 2009.
- . « Solidarités et intégration communautaire : le projet de Grand-Baleine et le relogement des Inuit de Kuujuarapik à Umiujaq ». Sociologie, Laval, 2001.
- Massé, Bruno. *La lutte pour le territoire québécois : entre extractivisme et écocitoyenneté*. XYZ. Québec, 2020.
- Massicotte, Marie-Josée. « Chapitre 1: Confronter la mondialisation néolibérale ». In *L'altermondialisme: Forums sociaux, résistances et nouvelle culture politique*, par Pierre Beaudet, Raphaël Canet, et Marie-Josée Massicotte, 21-43, Écosociété. Montréal, 2010.
- . « La défense du territoire et la participation des femmes autochtones aux luttes anti-extractivisme au sud du Mexique ». *Recherches féministes* 32, n° 2 (2019): 75-93. <https://doi.org/10.7202/1068340ar>.

- Mathias, Adélia. « La formation de la pensée décoloniale ». *Études littéraires africaines*, n° 45 (2018): 169-73. <https://doi.org/10.7202/1051620ar>.
- MDGfund. « Équateur: Des mots pour faire tomber les barrières raciales ». MDG Fund. Consulté le 16 avril 2021. <http://www.mdgfund.org/fr/node/2798>.
- Monange, Benoit, et Fabrice Flipo. « Extractivisme : lutter contre le déni ». *Ecologie politique* N° 59, n° 2 (2019): 15-28.
- Monette-Tremblay, Justine. « La Commission de vérité et réconciliation du Canada : une étude de la sublimation de la violence coloniale canadienne ». *Revue québécoise de droit international* 31, n° 2 (2018): 103-42. <https://doi.org/10.7202/1068666ar>.
- Mora, Mariana. « Zapatista Anticapitalist Politics and the “Other Campaign”: Learning from the Struggle for Indigenous Rights and Autonomy ». *Latin American Perspectives* 34, n° 2 (2007): 64-77.
- Morin, Françoise. « Les droits de la Terre-Mère et le bien vivre, ou les apports des peuples autochtones face à la détérioration de la planète ». *Revue du MAUSS* n° 42, n° 2 (16 décembre 2013): 321-38.
- Naoufal, Nayla. « Connexions entre la justice environnementale, l'écologisme populaire et l'écocitoyenneté ». *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement*, n° Volume 16 Numéro 1 (19 avril 2016). <http://journals.openedition.org/vertigo/17053>.
- Olliver, Michèle, et Manon Tremblay. *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*. L'Harmattan., 2000.
- Ollivier, Michèle, Andrea Martinez, et Association canadienne-française pour l'avancement des sciences Congrès. *La tension tradition-modernité: construits socioculturels de femmes autochtones, francophones et migrantes*. University of Ottawa Press, 2001.
- Organisation Internationale du Travail. C169 - Convention (n° 169) relative aux peuples indigènes et tribaux, 1989, Pub. L. No. 169, § Normes du travail (1989). https://www.ilo.org/dyn/normlex/fr/f?p=NORMLEXPUB:12100:0::NO::P12100_ILO_CODE:C169.
- Palier, Bruno. *Path dependence (Dépendance au chemin emprunté)*. Vol. 3e éd. Presses de Sciences Po, 2010. <http://www.cairn.info/dictionnaire-des-politiques-publiques--9782724611755-page-411.htm>.
- Parrott, Zach. « Loi sur les Indiens ». L'Encyclopédie canadienne, 2006. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/loi-sur-les-indiens>.

- Peñafiel, Ricardo. « Récits et subjectivations politiques intersectionnelles transversales : l'exemple des actions collectives transgressives en Amérique latine ». *Politique et Sociétés* 33, n° 1 (2014): 15-39. <https://doi.org/10.7202/1025585ar>.
- Perreault, Julie. « La violence intersectionnelle dans la pensée féministe autochtone contemporaine ». *Recherches féministes* 28, n° 2 (2015): 33-52. <https://doi.org/10.7202/1034174ar>.
- Petitcorps, Colette Le, et Amandine Desille. « La colonialité du pouvoir aujourd'hui : approches par l'étude des migrations ». *Migrations Societe* N° 182, n° 4 (2020): 17-28.
- Poupeau, Franck. « La Bolivie entre Pachamama et modèle extractiviste ». *Ecologie politique* N° 46, n° 1 (14 mars 2013): 109-19.
- Quijano, Anibal. « «Race» et colonialité du pouvoir ». *Mouvements* 3, n° 51 (2007): 111-18.
- Ricci, Amanda. « Bâtir une communauté citoyenne : le militantisme chez les femmes autochtones pendant les années 1960 à 1990 ». *Recherches Amérindiennes au Québec* 46, n° 1 (2016): 75-85, 107-109.
- Roy, Jean-Olivier. « Primordialisme et construction nationale chez les nations autochtones contemporaines ». *Philosophiques* 39, n° 2 (2012): 367-78. <https://doi.org/10.7202/1013691ar>.
- Sanna, Maria Eleonora. « Carole Pateman, Le contrat sexuel ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 34 (31 décembre 2011). <https://journals.openedition.org/clio/10450>.
- Sassen, Saskia. *Chapitre 1 / Mondialisation et géographie globale du travail. Le sexe de la mondialisation*. Presses de Sciences Po, 2010. http://www.cairn.info/le-sexe-de-la-mondialisation--9782724611458-page-27.htm?try_download=1.
- Scot, Marie. « Les nouveaux débats féministes ». *Pouvoirs* N° 173, n° 2 (30 juin 2020): 101-16.
- Serrano, Liz. « Les mouvements sociaux de résistance aux impacts des mégaprojets en Argentine ». *Maîtrise en Sciences de l'Environnement*, Université de Montréal, 2014.
- Smith, Andrea. *Conquest: Sexual Violence and American Indian Genocide*. Cambridge MA. South End Press, 2005.
- Solomon Tsehay, Rachel, et Henri Vieille-Grosjean. « Colonialité et occidentalocentrisme : quels enjeux pour la production des savoirs ? » *Recherches en éducation* 32 (mai 2019). <https://doi.org/10.4000/ree.2323>.

- Spivak, Gayatri Chakravorty. *The Spivak Reader: Selected Works of Gayatri Chakravorty Spivak*. Édité par D. Landry et G. MacLean. Routledge. Londres et New York, 1996.
- St-Amand, Isabelle. « Création culturelle et résurgence politique ». *Liberté*, n° 321 (2018): 47-47.
- . « Retour sur la crise d'Oka : l'histoire derrière les barricades ». *Liberté* 51, n° 4 (2010): 81-93.
- Svampa, Maristella. « Néo-«développementisme» extractiviste, gouvernements et mouvements sociaux en Amérique latine ». *Problèmes d'Amérique latine* n° 81, n° 3 (1 septembre 2011): 101-27.
- Tarragoni, Federico. « Du rapport de la subjectivation politique au monde social. » *Raisons politiques* N° 62, n° 2 (22 juin 2016): 115-30.
- Théorêt Jardon, Sabrina. « Femmes en résistance face à l'extractivisme ». *Relations*, n° 798 (2018): 9-10.
- Thibault, Martin, et Amélie Girard. « Le territoire, «matrice» de culture : Analyse des mémoires déposés à la commission Coulombe par les premières nations du Québec ». *Recherches amérindiennes au Québec* 39, n° 1-2 (2009): 61-70. <https://doi.org/10.7202/044997ar>.
- Tomiak, Julie. « Unsettling Ottawa: Settler Colonialism, Indigenous Resistance, and the Politics of Scale ». *Canadian Journal of Urban Research* 25, n° 1 (2016): 8-.
- Vergès, Françoise. « Toutes les féministes ne sont pas blanches.. Pour un féminisme décolonial et de marronnage ». *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, n° 39-40 (1 mars 2017): 19.
- Wallerstein, Immanuel. « Notes théoriques sur l'économie-monde capitaliste, son émergence et ses conditions ». In *Le Système Mondial. Rapports internationaux et relations internationales*, par T. Henstch, D. Holly, et P.-Y Soucy, Nouvelle Optique. Montréal, 1983.
- Walter, Emmanuelle. « Ellen Gabriel, la lutte des terres ». *Terra eco*, n° 74 (2016). <https://www.terraeco.net/Ellen-Gabriel-la-lutte-des-terres,63265.html>.
- Wightman, Megan. « De la poétique à la politique autochtone : Agentivité des personnes humaines et autres-qu'humaines et performativité dans Bâtons à message / Tshissinuatshtakana de Joséphine Bacon et Bleuets et abricots de Natasha Kanapé Fontaine ». *Voix Plurielles* 16, n° 1 (20 avril 2019): 2-16. <https://doi.org/10.26522/vp.v16i1.2177>.

Zitouni, Benedikte. « With whose blood were my eyes crafted? (D.Haraway) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité ». In *Penser avec Donna Haraway*, Presses universitaires de France., pp.46-63. Actuel Marx confrontation. France, 2012.